

José Núñez Pernía



José Núñez Pernía (1805-1879)

Inhalt / Table des matières

1846 - Mon opinion sur les très-hautes dynamisations

1851 - Mémoire sur les hautes dilutions

1851 - Sur les Métastases des Éruptions herpétiques

1846 - Mon opinion sur les très-hautes dynamisations

"En examinant les progrès qu'a faits dans ces derniers temps la thérapeutique homœopathique, il me semble qu'un des plus importants est celui qui consiste à avoir élevé les médicaments aux très-hautes dynamisations.

L'histoire de ce progrès commence à Hahnemann, et il se déduit naturellement de sa doctrine.

"On fera bien, dit-il (*Organon*, 5^e édition, page 149), si c'est possible, c'est-à-dire si les médicaments produisent encore des effets suffisants, d'élever les dilutions plus encore que je ne l'ai fait moi-même ; jamais on n'administrera les médicaments à doses trop petites. De cette manière, elles agissent beaucoup mieux, si le malade observe toutes les règles de la diète et ne s'expose à aucune cause qui puisse troubler leurs effets. "

Dans la dernière édition de ses *Maladies chroniques*, il recommande aussi les dilutions plus hautes que celles qu'il avait conseillées auparavant, et l'on sait que, dans les dernières années de sa pratique, tous ses efforts avaient pour but principalement d'affaiblir l'action des médicaments, soit en multipliant le nombre des dilutions alcooliques, soit encore au moyen de solutions aqueuses, dont il ne faisait prendre que de petites doses à ses malades. Il était naturel que tous ses disciples, et surtout ceux qui s'étaient pénétrés de l'esprit de sa doctrine, cherchassent à vérifier ces assertions, faites précisément à une époque où l'on s'efforçait malheureusement de *matérialiser* l'homœopathie.

Le célèbre Gross a écrit sur en sujet deux intéressants mémoires, dans lesquels il démontre, par un grand nombre d'observations faites avec soin, que l'action des médicaments élevés, de la 200^e à la 800^e dilution, est beaucoup plus douce et plus appropriée en particulier aux traitements des maladies chroniques, que celles jusqu'à la 30^e, qui sont employées généralement. Bœnninghausen, Stapf, Rummel, Tietze, et d'autres homœopathes distingués, ont appuyé, par de nombreux faits cliniques, les assertions de Gross, et il serait à désirer que tous ceux qui feront des expériences sur cet important sujet en publiassent les résultats.

Accoutumé que je suis, depuis nombre d'années, à observer sur moi-même les effets purs des médicaments homœopathiques, et pleinement convaincu qu'ils produisent chez les malades des symptômes primitifs, je n'ai cessé de chercher les moyens de diminuer leur action, que je trouvais trop énergique aux doses ordinaires. Jamais je n'ai cru nécessaire de descendre à la 3^e dilution pour guérir les maladies aiguës, et ma pratique, le plus souvent heureuse, ne s'est point basée sur cette règle généralement adoptée par les praticiens ; j'étais persuadé, au contraire, et l'expérience me l'a prouvé depuis, que la 30^e dilution était une dose encore trop forte, et qui produisait fréquemment des aggravations capables d'embarrasser le praticien peu accoutumé à l'observation, ou qui n'aurait pas une profonde connaissance de la matière médicale.

À l'exception des maladies syphilitiques, je puis assurer que, dans l'espace de dix ans, je ne suis jamais descendu au-dessous de la 6^e dilution dans le traitement des maladies aiguës, et que je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir.

Je ne prétends pas nier pour cela les observations de quelques praticiens qui ont assuré que beaucoup de maladies, tant aiguës que chroniques, qui résistaient aux hautes dilutions, avaient

paru céder à la 1^{re}, 2^e ou 3^e, répétée une ou plusieurs fois en quelques jours; mais je soutiendrai que ces cas ne sauraient, du point de vue de la doctrine de Hahnemann, être considérés autrement que comme des exceptions. N'est-ce point, en effet, par la seule réaction de la force vitale que s'explique, en homœopathie, la guérison des maladies, et n'est-il pas contraire à la notion du dynamisme vital, base fondamentale de l'homœopathie, d'admettre que cette réaction ne puisse s'obtenir qu'à l'aide de fortes doses de substances médicamenteuses, et de doses fréquemment répétées? Les agents homœopathiques, s'adressant directement à la force vitale, ont besoin d'être, non-seulement en rapport d'action, mais en rapport de nature avec elle, et doivent être ramenés le plus possible à l'état de force, c'est-à-dire être dégagés de la matière ou dynamisés. Les procédés que la nature emploie pour jeter le trouble dans la force vitale et produire une grande partie des maladies, ne nous indiquent-ils pas d'ailleurs ceux que nous devons adopter pour ramener cette même force à son état normal? Quelle est la dose d'un miasme paludéen ou pestilentiel, d'un virus contagieux, qui est nécessaire au développement des terribles effets qui se manifestent sous leur influence? Là, point de quantité, rien qui se mesure ou s'apprécie par les sens, point de répétitions de doses; un agent impondérable, purement dynamique, est mis en rapport avec la force vitale, et la maladie se déroule aussitôt, en passant par toutes ses phases, pendant des jours, des mois, et quelquefois pendant la vie entière. Ce n'est donc pas la quantité du miasme ou du virus qui a produit la maladie, mais sa qualité; ce n'est pas la masse de l'agent pathogénétique, mais sa virtualité. Or donc, si l'art doit combattre les états morbides par des moyens analogues à ceux qu'emploie la nature, ne devons-nous pas ramener le plus possible nos agents thérapeutiques à l'état de miasmes ou d'agents impondérables, pour les opposer aux puissances morbifiques de la nature, et ne devons-nous pas les spiritualiser, en quelque sorte, pour les assimiler à cette force vitale toute spirituelle qu'ils sont appelés à modifier? Alors se trouve réalisé, dans la thérapeutique, l'application la plus complète de la loi homœopathique.

Adonné exclusivement aux travaux de la pratique, je n'ai pris encore aucune part aux débats qu'ont soulevés déjà les points les plus importants de notre doctrine; mais aujourd'hui qu'un dissentiment de plus en plus profond sépare nos confrères en deux camps, et lorsque, en face d'un progrès que je regarde comme une véritable conquête, s'élèvent des dénégations aveugles et un violent effort de réaction dont le triomphe serait fatal à notre doctrine, je crois de mon devoir de prendre à mon tour la parole pour dire ce que m'a enseigné l'expérience, et ajouter un témoignage de plus à ceux qui ont été déjà portés en faveur de la découverte que l'on nous conteste.

J'ai suivi constamment dans ma pratique les principes de notre maître, guidé, non par un respect servile, mais par la conviction profonde que j'avais acquise de leur vérité, et, en me conformant à tous les préceptes que Hahnemann nous a légués, j'ai eu le bonheur de relever et de soutenir avec éclat notre doctrine dans une grande ville de France, et de la propager efficacement dans mon propre pays. Tels sont les titres que je puis fournir à l'appui de ma profession de foi; mais j'ai hâte d'arriver aux faits cliniques, qui sont la meilleure autorité dont on puisse se prévaloir dans une question toute expérimentale.

Le raisonnement démontre que le seul moyen de mettre nos médicaments en rapport intime et direct avec la vie est de les dynamiser, et l'expérience avait confirmé d'avance cette donnée du raisonnement. Mais à quelles limites commence et s'arrête le développement complet de la force médicatrice, et à quel degré doit-il être porté pour que nos médicaments répondent le mieux aux besoins de la pratique? L'expérience seule peut nous l'apprendre. Nous avons cru d'abord que l'échelle des dynamisations de 0 à 30 était la plus étendue que l'on pût parcourir, et qu'elle renfermait tous les degrés de dynamisation dont l'homœopathie pouvait avoir besoin; c'était une opinion préconçue que ne justifiaient nullement les résultats thérapeutiques, car dans bien des cas, et malgré l'application la plus exacte de la loi des semblables, les dilutions jusqu'à la 30^e restaient inefficaces, et dans un nombre de cas beaucoup plus grand, les

aggravations produites par les médicaments prouvaient assez qu'on ne les avait pas placés dans les conditions qui devaient les rendre le plus salutaires. Le raisonnement ne justifiait pas davantage cette opinion; car sur quoi se fondait-on pour admettre que la force médicatrice cessait de se développer au-delà de la 30^e dilution ? Pourquoi la 30^e et non pas la 31^e? Avouons-le, la plupart des praticiens n'y songeaient même pas, et acceptaient la 30^e dilution comme dernier terme par habitude et sans chercher à se l'expliquer à eux-mêmes. Toutefois, entraîné par les faits, Hahnemann et avec lui quelques praticiens franchirent la limite de la 30^e dilution; mais les résultats cliniques de cette tentative n'ayant pas été publiés, elle fut considérée en elle-même par le plus grand nombre comme une témérité, ou même un égarement. Mais les deux remarquables mémoires de Gross, soutenus par les observations de Stapf, de Bœnninghausen, etc., sont venus prouver ce que l'on aurait dû prévoir, et ont justifié, en les dépassant, les prétendues témérités des dilutions employées par Hahnemann et par ceux qui s'étaient avancés avec lui. Cette découverte cause un grand trouble à bon nombre de nos confrères, déjà timides à l'endroit de la 30^e dilution; ils crient à l'absurde devant les 100^e; ils demandent où l'on va, où l'on s'arrêtera ; ils rappellent les services rendus par les moyennes dilutions, et considèrent comme un suicide toute déclaration qui tendrait à affaiblir la valeur des préparations auxquelles l'homœopathie a dû jusqu'ici les succès qui l'on fait triompher. Je laisse à ces esprits timorés le soin d'expliquer en quoi une 30^e dilution est plus rationnelle qu'une 100^e ou une 1000^e, et de démontrer que dans ce champ de l'inconnu où nous a jetés la découverte de la dynamisation des médicaments, les bornes doivent être posées précisément à la 30^e dilution, et que nul ne peut, sans s'égarer, franchir ces colonnes d'Hercule de l'homœopathie ; mais qu'ils ne défigurent pas à plaisir notre pensée pour en faire un argument contre nous. Aucun des partisans des hautes dilutions ne nie les services qu'ont rendus les dilutions moyennes ou basses, et ne renonce à les employer; mais tous affirment que dans la plupart des cas, les 100^{es} dilutions agissent mieux encore, et que souvent même elles seules peuvent agir là où les moyennes sont demeurées impuissantes.

Un a trouvé paradoxales, ridicules même, les assertions de Gross, et l'on n'a pas craint de révoquer en doute la vérité des observations qu'il a publiées; à quel jugement vais-je donc m'exposer, moi qui déclare non-seulement que j'ai constaté par mon expérience personnelle la vérité de toutes les affirmations de Gross, mais que je trouve les dilutions, depuis la 100^e jusqu'à la 800^e, trop énergiques encore dans le traitement de la plupart des maladies tant aiguës que chroniques, et que je regarde même comme dangereux d'en faire usage dans le traitement des maladies organiques? Je ferai une réserve toutefois, et je n'appliquerai ce que j'avance qu'à l'Espagne, où l'action des médicaments est beaucoup plus énergique qu'en France, différence qui ne peut s'expliquer que par celle des climats.

Remarquons cependant que Gross lui-même a été frappé de cet excès de puissance des hautes dilutions, et que dans plusieurs observations il se demande s'il n'eût pas mieux fait d'administrer des dilutions plus élevées encore; ainsi à la fin de la dix-huitième observation de son deuxième mémoire, il dit: "Si dans ce cas, comme dans l'observation n° 5, la violence des phénomènes n'a pas été une aggravation homœopathique, je voudrais bien que quelqu'un m'apprît ce que c'était. Nier le fait, personne ne l'oserait, car, à coup sûr, je ne l'ai point rêvé."

De son côté, mon ami le zélé et infatigable Bœnninghausen, répondant à une lettre où je lui parlais de la nécessité d'élever les médicaments au-delà de la 800^e dilution, m'écrit de Munster, à la date du 13 janvier dernier: "Votre lettre m'a causé autant de surprise que d'intérêt. Vous avez raison, mon ami; je suis convaincu, moi aussi, que pour jouir de tous les avantages des hautes dilutions, il faut aller au-delà de la 200^e et de la 300^e, afin d'atteindre la limite à laquelle le médicament possède encore la force de guérir, mais non plus celle de produire des aggravations. Tel est le but que deux de mes amis et moi nous sommes proposés, et déjà nous avons obtenu des résultats importants. L'arsenic et le phosphore sont les deux médicaments qui, d'après nos expériences, permettent et même exigent les plus hautes

dynamisations : nous avons reconnu que pour l'arsenic la 2500^e, et pour le phosphore la 2400^e dilution, sont celles qui agissent le mieux. Nous avons élevé de même l'aconit à la 1000^e et l'antimoine à la 1600^e, etc., et, loin que ces préparations soient dépourvues d'efficacité, il sera nécessaire au contraire de les élever davantage pour arriver au but que nous nous sommes proposés."

M'appuyant sur l'autorité de Gross et de Bœnninghausen, je pourrais donc généraliser ma proposition ; mais, pour ne rien avancer qui ne soit justifié par ma propre expérience, je dirai que depuis deux années que j'applique sur mes compatriotes les très-hautes dilutions, voici à leur égard les conclusions que j'ai tirées d'un grand nombre de faits :

1° Toutes les dilutions au-dessous de la 2000^e peuvent être utiles dans certains cas particuliers, et il est réservé à la sagacité ou à l'expérience du médecin de choisir entre elles la plus convenable dans ces cas exceptionnels.

2° Mais en général la dilution la plus convenable pour le traitement des maladies aiguës se trouve depuis la 2000^e et au-delà.

3° Pour le traitement des maladies chroniques, c'est encore dans cette limite qu'on peut trouver la dilution la plus convenable; mais dans la plupart des cas, il est préférable d'élever davantage encore la dilution.

4° Les maladies chroniques avec lésion organique sont presque toujours aggravées par la 2000^e dilution, et la réaction vitale ne triomphe que difficilement de cette aggravation : il faut donc, pour le traitement de ces maladies, employer des dilutions beaucoup plus élevées que la 2000^e.

Avant de me former sur les choses l'opinion pratique que je viens d'exprimer, je commençai, comme il était naturel, par observer avec le plus grand soin, d'abord sur moi, en suite au lit des malades, les effets des différentes dynamisations comprises entre la 200^e et la 2000^e. J'avoue franchement que, malgré la grande différence de force qu'il y a entre l'arsenic et la camomille, par exemple, ou le phosphore et la pulsatile, j'ai observé des effets primitifs aussi prononcés avec les seconds qu'avec les premiers, quoique à la vérité l'action de ceux-ci se prolongeât plus longtemps quand je n'avais pas recours aux antidotes. Le premier médicament que je pris fut la pulsatile 200^e, et l'action d'un seul globule dura vingt-sept jours, pendant lesquels j'observai un bon nombre des effets primitifs de ce médicament, principalement des douleurs vagues avec une sensation de froid humide telle, que, étant sorti un jour de pluie, il me sembla que mon pied gauche était plongé dans l'eau, et, persuadé que ma chaussure était percée, je retournai à la hâte chez moi pour en changer; mais en m'apercevant que mon pied était parfaitement sec, je reconnus que c'était un effet primitif du médicament que j'avais pris cinq jours auparavant. Dans la soirée du même jour, la sensation de froid se porta à l'épaule, accompagnée d'une douleur de compression qui m'obligea de rester toute la nuit sur le dos. Le goût excessivement amer de la bouche, que je sentis après avoir pris la pulsatile, persista pendant vingt-trois jours, et je ne pouvais l'affaiblir un peu qu'en prenant une demi-tasse de café après les repas. Je pris ensuite sulphur 1/1600^e. Je dois dire que depuis des expérimentations que j'ai longtemps prolongées, j'ai acquis une susceptibilité extrême pour les médicaments, et qui est telle à l'égard du soufre, que la seule odeur d'une allumette enflammée me bouleverse l'estomac et me cause une irritabilité nerveuse insupportable. Trois quarts d'heure après avoir pris le soufre à la 1600^e, j'éprouvai des coliques et un dérangement de ventre qui dura cinq jours; le sixième jour se déclara un fort coryza que j'aurais attribué à la saison, si le soufre n'en produisait pas de tout à fait semblables. Au bout de trois jours, ce coryza me fatiguait tellement que je pris le soir et la nuit une petite partie d'un globule de nux 1000^e dilution, dissous dans un verre d'eau, qui m'en débarrassa au bout de deux jours.

Intimement convaincu de l'action de ces dilutions par ces expériences et par d'autres encore, la question se réduisait pour moi désormais à savoir quelle dilution pouvait guérir sans produire d'effets primitifs. Mais il se présentait d'incessantes difficultés, et la première, la plus grande de toutes, était pour obtenir ces hautes dilutions, pour la préparation desquelles mes nombreuses occupations ne me laissaient pas assez de temps; j'en préparai toutefois quelques-unes à grand-peine, et j'écrivis à mes amis pour qu'ils m'en procurassent dans lesquelles je pusse avoir toute confiance. Pour combiner la plus grande division de la substance avec le plus haut degré de dynamisation, je préparai la première dilution alcoolique des médicaments triturés en ne mettant dans les cent gouttes d'alcool qu'un cinquième de grain de la troisième trituration (au lieu d'un grain entier), et j'imprimai cent secousses à cette dilution et aux suivantes; pour les médicaments liquides, je mis deux gouttes des teintures mères dans cinq cents gouttes d'alcool, et j'imprimai également cent secousses à chaque dilution.

Mon digne ami, le docteur J. Perry, m'envoya quelques médicaments à la 100^e et à la 200^e dilution, qui me furent d'une grande utilité, et, plus tard, je reçus les préparations de Fenicher, qui méritaient d'être appelées médicaments homœopathiques par excellence; avec ces éléments, je commençai à faire usage des hautes et des très-hautes dilutions, en prenant les précautions que commande tout changement introduit dans la pratique : mais je ne les employai d'abord que dans les cas où les doses ordinaires étaient demeurées inefficaces.

Celui qui ne connaît pas à fond la matière médicale, ou qui n'a pas des préparations légitimes dont il ait reconnu l'efficacité par sa propre expérience, ne pourra jamais aborder ce problème de haute et transcendante thérapeutique; car toutes ces conditions sont indispensables, et, sans elles, on ne ferait que des tentatives vaines, au grand détriment de la science. Il en est une encore non moins nécessaire, c'est de ne point se hâter dans l'administration des médicaments; celui qui saura attendre, guérira bien et vite avec les dilutions très élevées; mais, pour savoir attendre, il faut être sûr de son choix, et c'est un devoir de ne rien négliger pour arriver à cette certitude, quand il s'agit de la vie de nos semblables et du bonheur des familles.

Sans m'arrêter à l'ordre chronologique, je vais commencer mes observations par un fait récent, qui ne manquera pas d'intérêt pour celui qui désire pénétrer les sublimes mystères de la nature. La plus grande partie des observations de maladies aiguës qui vont suivre ont été recueillies avec soin dans cette ville (Madrid), par les docteurs Suarez, Monge et Fernandez del Rio, jeunes homœopathes pleins de zèle, qui m'ont aidé dans ces traitements, dont mes occupations ne me permettaient pas de me charger seul.

Première observation. - Don Q. de T., âgé de cinquante-deux ans, d'un tempérament bilioso-nerveux, avait souffert pendant plusieurs années de coliques spasmodiques, accompagnées de vomissements, qui se prolongeaient pendant dix ou douze jours; après avoir employé tous les médicaments en usage dans l'autre médecine, il s'était accoutumé à l'opium, et en était arrivé au point d'en prendre 100 grains à la fois, comme le seul moyen de calmer ses douleurs. Sa constitution était complètement ruinée par l'abus de ce médicament héroïque, et je me bornai, à Bordeaux, où il était il y deux ans, à combattre les effets produits par l'excès de ce narcotique pernicieux, et à empêcher le retour des coliques; je parvins en effet à faire disparaître ces coliques, dont les accès cédaient immédiatement à *nux* 1/12 ou 1/30.

Quand il revint dans cette ville, je le recommandai au docteur Rollan, mon ami, et profond observateur, qui l'a traité depuis pour différentes affections, quelquefois graves, dont il l'a guéri, entre autres pour une carie à la seconde phalange du gros orteil du pied gauche, causée par un ongle incarné, et qui céda à *silic.* 1/30. Il y a cinq mois environ, l'aspérité d'une dent cariée produisit chez le sujet une légère excoriation au côté droit du bord de la langue, plus près de la base que de la pointe. Cette ulcération fit peu à peu des progrès, au point de dégénérer en un ulcère cancéreux, qui occupait les deux tiers postérieurs du côté droit de la langue. *L'arnica*, d'abord, puis divers médicaments, n'avaient pu arrêter les rapides progrès de cette maladie. Le

3 du mois de mai, le docteur Rollan administra *conium* 1/800, et deux jours après, comme ce confrère n'était pas chez lui, on vint me chercher à six heures et demie du soir. Je trouvai le malade dans l'état suivant : il était sur une petite chaise, la tête inclinée sur l'épaule droite, par suite de la tension occasionnée par le gonflement considérable des glandes sublinguales et sous-maxillaires; il y avait une salivation continuelle, sanguinolente et fétide; l'ulcère cancéreux offrait partout une couleur d'un vert noirâtre; des douleurs lancinantes profondes se faisaient sentir à la base de la langue, avec du brûlement à tout le bord droit de cet organe; ces douleurs étaient si violentes, qu'elles arrachaient des gémissements et des larmes au malade: il y avait prostration générale des forces, et pouls imperceptible. Je donnai *arsenic* 1/8000. Trois quarts d'heure après, sommeil tranquille, qui dura treize heures, avec de courtes interruptions; durant le sommeil, il eut une forte hémorrhagie de sang très-fétide, et une partie de la surface gangrénée de la langue se détacha, les douleurs cessèrent complètement, et le malade se réveilla bénissant le ciel et l'homœopathie. Les jours suivants, les parties gangréneuses continuèrent à se détacher, l'ulcère se détergea, ne formant plus qu'une ulcération simple; et la cicatrisation est si avancée aujourd'hui, qu'il ne reste plus qu'une petite plaie de la grandeur d'une lentille, et d'un bon aspect. Le malade a recouvré la joie, et toutes ses fonctions sont redevenues normales. Quoique nous doutions beaucoup de pouvoir obtenir une guérison radicale dans ce cas, qu'il nous soit permis, du moins, de nous réjouir du soulagement que nous avons eu le bonheur d'apporter à un infortuné, dans un si terrible moment d'agonie, et plaise au ciel que cet exemple ouvre un nouveau et vaste champ aux hommes sérieux qui se livreront à l'étude des spécifiques contre les dégénérationes que nous avons toujours crues incurables.

Deuxième observation. - D. M. B. de L., député aux cortès, âgé de vingt-neuf ans, d'un tempérament sanguin, nerveux, avait souffert pendant douze années d'une dyspepsie, avec rapport nidoreux après les repas, dont le docteur Lario l'avait débarrassé avec une seule dose de *carbo-vegetabilis*. A la suite d'un travail forcé, et des inquiétudes que lui avait causées une fièvre cérébrale dont l'une de ses filles venait d'être atteinte, et qu'avait guérie le même homœopathe, alors que les médecins de l'ancienne école l'avaient abandonnée, le sujet de cette observation fut attaqué, le 27 février, d'une fièvre catarrhale, qu'avaient précédée un froid intense et des frissons prolongés. Le docteur Lario commença le traitement par les médicaments les mieux appropriés ; mais comme à cette époque toutes les fièvres prenaient le caractère typhoïde (constitution médicale qui règne encore), on ne put empêcher la maladie de revêtir ce caractère. Le cinquième jour, nous nous consultâmes sur le traitement à suivre. Le malade présentait les symptômes suivants : fièvre violente avec sueur continuelle, qui n'apportait aucun soulagement; visage d'un rouge livide, altération des traits, yeux proéminents, regard fixe, bruit continu dans les oreilles comme un roulement de tambour, avec surdité, douleur gravitative au front avec battements dans toute la tête, langue couverte d'un épais enduit jaunâtre, tussiculation continuelle, respiration difficile, courte et stertoreuse, constipation, urine rare et rouge, tympanite, douleur de brisure dans tout le corps, supination, prostration générale, stupeur, subdelirium. Comme on avait employé déjà, aux dilutions ordinaires, les médicaments qui répondaient le mieux au tableau de cette grave maladie, je proposai au docteur Lario l'emploi des hautes dynamisations, qui m'avaient rendu de si grands services en d'autres occasions. Sur son consentement, nous administrâmes au malade *mercure* 1/800^e. La nuit fut plus tranquille; mais les sueurs diminuèrent peu et les autres symptômes persistaient. Vers le matin le délire augmenta, et le malade voyait devant son lit des figures et des ombres effrayantes; le bruit des oreilles était insupportable. *Belladone* 1/900^e, en olfaction, agit si rapidement contre les symptômes, qu'au bout d'une demi-heure la tête se dégagea, et le bruit des oreilles cessa presque complètement. Les sueurs et la fièvre persistaient cependant; *bryone* 1/600^e diminua les sueurs et la toux, la fièvre cessa, et, après un sommeil paisible pendant toute la nuit, la tête se trouva entièrement libre. Le jour suivant, la fièvre, la sueur et tous les autres symptômes avaient disparu; le malade commença à prendre des aliments, et se leva au bout de trois jours; mais il ne pouvait encore marcher, parce que le mouvement augmentait des élancements et

des douleurs tiraillantes qui se faisaient sentir depuis deux jours, à partir du mollet jusqu'à la malléole interne. Ces symptômes disparurent à leur tour peu de jours après, sans qu'il ait été besoin d'aucun autre médicament; dès lors le malade a joui d'une santé complète.

Troisième observation. - D. M. M., architecte de cette ville, âgé de quarante et un ans, d'un tempérament sanguin-bilieux, d'une constitution moyenne, accoutumé aux boissons alcooliques, était atteint d'une bronchite chronique; par suite d'un séjour prolongé dans un lieu humide, il fut pris le 28 avril d'un froid intense, de frisson suivi bientôt d'une forte fièvre avec chaleur âcre et une douleur dans le côté gauche qui l'obligea de garder le lit. Je vis le malade pour la première fois le 30 du même mois, et je le trouvai dans l'état suivant : Décubitus latéral droit, impossibilité de se coucher sur le côté gauche parce que la toux et la douleur en étaient aggravées ainsi que par le moindre mouvement, visage pâle, pommettes enflammées, difficulté à faire des inspirations complètes, douleur lancinante dans le côté gauche, toux avec expectoration sanguinolente et visqueuse, pouls fréquent et plein, chaleur plus vive, âcre au toucher, goût amer de la bouche, langue sèche et couverte d'un enduit jaunâtre, soif ardente, constipation, urine rare et rouge, grande agitation et forte propension au délire. Je donnai *aconit* 3/12^e dans cinq onces d'eau, une cuillerée toutes les trois heures. Pendant la nuit, sueur abondante, moins de fréquence et de plénitude dans le pouls, diminution de la douleur de côté, et respiration plus facile. Le jour suivant, l'amélioration continua jusqu'au moment où la transpiration ayant cessé par suite de l'agitation du malade, la douleur de côté augmenta considérablement, la peau devint plus brûlante et plus âcre, la fièvre augmenta, l'enduit de la langue devint plus épais, l'insomnie et l'agitation s'accrurent, et les idées commencèrent à devenir incohérentes. *Bryone* 3/12^e dans cinq onces d'eau, une cuillerée toutes les trois heures. Le 1^{er} mai la douleur de côté cessa complètement, mais l'expectoration devint extrêmement visqueuse et prit une couleur de bile poracée, l'hypocondre droit devint enflé et dur, la peau et les conjonctives prirent une teinte légèrement ictérique avec grande agitation, proéminence des yeux, qui étaient brillants, et délire continu. *Nux vomica* 1/1000^e dans une cuillerée d'eau le soir; dans la nuit aggravation générale de tous les symptômes, le malade en délire se leva du lit et voulut sortir de la maison.

Le 4 la peau perdit sa couleur ictérique, l'expectoration, bien qu'aussi visqueuse que les jours précédents, était moins verte, la chaleur et l'aridité de la peau diminuèrent, le pouls devenu moins fréquent et moins fort, la violente agitation fut remplacée par la stupeur, et le malade demeurait couché sur le dos. Le 5, expectoration de meilleure qualité, mais stupeur plus marquée; le 6, même état, expectoration plus naturelle et incolore. *Sulf.* 1/2000^e; le 7, expectoration peu abondante et naturelle, langue humide et nette, ventre plus souple, trois évacuations alvines, diminution considérable de la stupeur.

Le 8, trois évacuations alvines et cessation complète de la stupeur, bon sommeil. Le 9, cessation de la toux et de l'expectoration, deux garderobes, bon sommeil. On commença à donner quelques aliments, et peu de jours après le malade était entièrement rétabli sans avoir reçu d'autre médicament.

Quatrième observation. - Mademoiselle de T., âgée de neuf ans et demi, d'un tempérament lymphatique-nerveux, avait été atteinte plusieurs fois de fièvres que l'on avait qualifiées de gastriques. La dernière dura depuis le 25 mars jusqu'au 15 avril dernier, et comme la convalescence paraissait établie, on administra à la jeune personne le calomel de Ribeiro pour la préparer à prendre le lait d'ânesse. Le 19, troisième jour de l'usage du calomel, les symptômes s'exaspérèrent et il se déclara une fièvre de plus mauvais caractère que la précédente. Le 24, je fus chargé de la soigner et je la trouvai dans l'état suivant: visage pâle, yeux proéminents, contraction des pupilles, et grande sensibilité de la rétine, facies abattu, chaleur généralement augmentée, âcre au toucher, pouls petit et brûlant, bouche sèche, haleine putride, salive visqueuse, langue resserrée et couverte d'un enduit fuligineux; nausées, tympanite et constipation, urines rares et rouges, respiration anhéleuse, subdelirium, soubresauts des tendons,

caractère irascible : *Sulf.* 1/2000^e dans la nuit du 24. Le 25, la fétidité de l'haleine diminua, la salive devint moins visqueuse, la langue se nettoya un peu, il y eut deux selles et la chaleur devint moins âcre. Le 26, deux évacuations, diminution des symptômes gastriques, mais les symptômes nerveux s'accrurent; impatience continuelle, pouls irrégulier, délire avec images effrayantes. *Belladone* 1/2000^e. Le 27, les symptômes gastriques achevèrent de disparaître, le délire et les soubresauts des tendons cessèrent, la rétine supportait bien la lumière, la circulation avait repris son type normal, et il ne restait plus que l'extrême faiblesse résultant d'une si longue et si grave maladie. Le 28, on commença à donner quelques aliments, et, sans autre médicament, le 5 mai la malade était complètement guérie.

Cinquième observation. - Mademoiselle Clémentine T., âgée de vingt-trois ans, extrêmement nerveuse, souffrait depuis longtemps d'une névralgie de l'œil droit dont les douleurs s'étendaient jusque dans la tête. Elle avait souffert en différentes occasions de douleurs rhumatismales aux membres. Le 23 avril, vingt-trois jours après l'administration de *belladone*, qui avait fait disparaître sans retour la névralgie oculaire, elle fut atteinte, après s'être exposée à un froid humide, d'un rhumatisme articulaire, aigu, général, avec pleurodynie du côté droit; les symptômes étaient les suivants: gonflement, rougeur et douleur dans toutes les articulations jusqu'à celles des doigts; les douleurs s'aggravaient par le moindre mouvement; fièvre, sueurs abondantes, surtout quand la malade s'endormait, ce qui l'empêchait de prendre du repos. Pendant la sueur, augmentation des souffrances, surtout des articulations, qui devenaient roides et complètement immobiles. Douleur de tiraillement le long de la partie postérieure du cou, douleur profonde de déchirement dans l'occiput, soif, langue couverte d'un épais enduit blanchâtre, anorexie, constipation, urines enflammées avec sédiment briqueté, humeur triste, irritable, maussade et querelleuse; *bryone* 1/1000^e. Au bout de deux jours, la pleurodynie avait entièrement disparu; la malade pouvait se mouvoir sans douleurs, quoiqu'elle éprouvât encore une sensation d'engourdissement et de faiblesse dans les articulations d'où le gonflement et la rougeur avaient disparu; la constipation, la soif et les sueurs cessèrent, l'appétit et le sommeil reparurent. Le 8 mai, voyant que l'amélioration restait stationnaire, je donnai *sulphur* 1/2000^e. Au bout de vingt-quatre heures, toutes les incommodités avaient cessé, et aujourd'hui la malade, devenue plus robuste, est dans un état de santé dont elle n'avait pas joui depuis longtemps.

Sixième observation. - Madame A. B., âgée de trente-six ans, d'un tempérament lymphatique nerveux, de constitution moyenne, d'origine anglaise et habitant Madrid, accoutumée à boire toutes espèces de vins et de liqueurs et à se laver tous les jours la moitié supérieure du corps, a fait un fréquent abus des purgatifs et surtout des mercuriaux, et a toujours souffert de dysménorrhée jusqu'à son arrivée en Espagne; cette dame dit avoir reçu, il y a huit mois, un coup d'une échelle portative au front et au sein droit, et qu'elle ne s'en est ressentie qu'au bout de deux mois. Elle s'aperçut seulement alors pendant une nuit qu'il s'écoulait du mamelon droit une matière purulente, et qu'elle avait dans le sein une tumeur très-dure. Deux jours après, elle y ressentit une douleur brûlante et lancinante, qui se prolongeait le long du bord inférieur du grand pectoral jusqu'à la région suscapulaire droite, ce qui rendait difficiles les mouvements du membre thoracique de ce côté. Au bout de cinq mois de continuelles souffrances, elle eut recours à moi; je la trouvai dans l'état suivant: elle était couchée sur le côté droit, ne pouvant prendre aucune position sans augmenter les douleurs du sein, de l'omoplate et de l'extrémité supérieure de ce côté. La glande mammaire était extrêmement dure, bosselée et douloureuse au toucher; en la comprimant on faisait sortir un pus épais par les conduits galactophores. Elle avait en outre une douleur pressive au front, pas d'appétit, beaucoup de soif, constipation opiniâtre, fréquence du pouls et chaleur âcre au toucher, insomnie, abattement du moral. Le premier jour, je prescrivis *arnica* 1/1000^e; le deuxième jour, les douleurs du sein, du bras et de l'omoplate étaient moins vives et celles de la tête avaient disparu. Depuis ce jour jusqu'au sixième, la suppuration du sein avait diminué presque au point de disparaître, et l'on

remarquait une considérable diminution dans le volume et la dureté de la glande ; la malade commençait à remuer le bras, à avoir un peu d'appétit; l'état du moral était meilleur et le pouls revenait à son rythme normal. Le septième jour, les douleurs avaient cessé à tout le côté droit, mais s'étaient portées au côté gauche, et elles continuèrent, quoique bien affaiblies, à alterner ainsi. La dureté du sein et les douleurs dont la glande était le siège continuaient aussi à diminuer jusqu'au dix-huitième jour, où la malade prit *pulsatille* 1/1000^e. Ce même jour, elle eut deux selles précédées de tortillements dans les intestins et de borborygmes ; les douleurs disparurent de la région scapulaire et se firent sentir dans les articulations tibio-tarsiennes et fémoro-tibiales. À partir du lendemain jusqu'au vingt-quatrième jour, elle eut sept évacuations par jour; les douleurs cessèrent, la soif disparut, l'appétit se réveilla, et le caractère, auparavant triste et mélancolique, redevint gai et animé. Cette dame, se trouvant complètement rétablie, partit pour l'Angleterre, et je lui donnai seulement pour consolider sa guérison une dose de *sulphur* 1/2000^e.

Septième observation. - Madame M. S., d'un tempérament bilioso-nerveux, n'avait jamais eu d'autres maladies que celles de l'enfance, et, aux époques menstruelles, quelques migraines qui cessaient au bout de vingt-quatre heures à l'aide du repos et du silence. Au mois de novembre 1845, elle tomba malade avec de violents maux de tête, toux, oppression surtout pendant le mouvement, fièvre avec exacerbation le soir et sueurs nocturnes, abondantes, perte d'appétit et constipation; elle fut traitée allopathiquement pendant trois mois, durant lesquels on lui administra l'opium, le quinquina et la quinine à fortes doses. Le 15 de février, où je la vis pour la première fois, je la trouvai dans l'état suivant: courbature générale résultant du voyage ⁽¹⁾, fièvre continue avec exacerbation le soir et sueurs abondantes le matin, d'odeur aigre, limitées à la moitié supérieure du corps, toux avec crachats puriformes presque impossibles à détacher, matité du sommet de la poitrine et diminution du bruit respiratoire dans cette partie; mesuré sous les aisselles, le thorax avait neuf pouces de circonférence de moins qu'à sa base; respiration fréquente et difficile, manque d'appétit, soif, constipation, amaigrissement, douleurs vives dans les membres inférieurs depuis les genoux jusqu'aux pieds ; aménorrhée. Je lui donnai *arnica* 1/400^e. Deux jours après la prise de ce médicament, la toux avait diminué et les crachats se détachaient avec beaucoup de facilité; les sueurs cessèrent presque entièrement, la fièvre diminua considérablement, l'appétit se réveilla un peu, la respiration devint plus facile et la courbature générale disparut. Mais peu de jours après tous ces symptômes revinrent avec une nouvelle force. Je donnai *sulphur* 1/2000^e le 20 du même mois. Dès lors se manifesta un soulagement progressif de tous les symptômes, soulagement si considérable que la fièvre avait disparu complètement pour ne plus revenir ; les sueurs avaient diminué considérablement et manquaient même pendant plusieurs jours, le sommeil était meilleur, l'appétit bon, les douleurs des jambes avaient cessé, la respiration était libre, et la toux presque nulle avec expectoration catarrhale rare et facile à détacher. Le 15 mars la menstruation, qui avait manqué en février, reparut sans aucune incommodité , seulement le sang était très-ténu et peu coloré. Le 19 du même mois, la malade fut prise d'une insomnie qui alla en augmentant graduellement pendant dix jours, durant lesquels elle eut une douleur dans le bras et l'épaule gauche qui empêchait le mouvement, une angine palatine légère avec gêne de la déglutition; tous ces symptômes cessèrent graduellement; cinq jours après, il ne restait pas le moindre vestige de la maladie, et la santé de cette dame est devenue de plus en plus florissante.

(1) Cette malade était à Salamanque, et quoique son état fut excessivement grave, et qu'elle eut été abandonnée par les médecins qui la soignaient, elle vint à Madrid, couchée dans sa voiture, afin de se faire traiter homœopathiquement.

Huitième observation. - Un grand d'Espagne résidant dans cette ville, âgé de quarante-deux ans, d'un tempérament nervoso-bilieux, fut pris, à la suite d'un saisissement, d'une fièvre catarrhale inflammatoire avec symptômes cérébraux, que je me chargeai de traiter avec mon estimable ami le docteur Hiserne, professeur distingué de physiologie, qui avait donné tout

d'abord *l'aconit* 1/30 avec une grande opportunité. Au bout de vingt-quatre heures, le malade offrait les symptômes suivants: fièvre intense, alternatives de chaleur et de frissons avec chaleur âcre de la peau, visage pâle, pupilles dilatées, photophobie, bruit dans les oreilles, soif, forte céphalalgie, surtout au sinciput, s'étendant jusque sur les yeux ; quelques nausées, langue couverte d'un enduit épais d'une couleur jaune sale; répugnance pour les aliments, tussicution courte que le malade réprime parce qu'elle augmente la douleur de tête; constipation, urine rare et enflammée ; prostration générale et endolorissement de tous les membres. *Belladone* 1/900 diminua la fièvre et la douleur de tête, produisit un peu de sommeil pendant la nuit, et il s'établit une légère transpiration ; mais le troisième jour, après un bon sommeil pendant la nuit, à neuf heures du matin, le malade dormit pendant une heure et s'éveilla avec une grande exacerbation de la douleur de tête, une prostration complète des forces et aggravation de tous les symptômes. *Lachesis* 1/900 fit cesser en vingt-quatre heures la fièvre et la douleur de tête, et, le sixième jour, le malade se leva sans avoir eu besoin pour son complet rétablissement d'autre médicament que de *bryone* 1/1000 en olfaction contre un reste de douleur à la tête, comme si on arrachait les cheveux, et un peu de constipation, qui cessèrent l'une et l'autre en peu d'heures.

Neuvième observation. - Don M. de A., né à Bilbao, âgé de vingt-sept ans, tempérament lymphatique, constitution moyenne, cheveux blonds, yeux bleus, souffrait depuis dix-huit mois d'une diarrhée chronique à la suite d'une blennorrhagie traitée par le baume de copahu, et on lui avait conseillé, comme dernière ressource, de passer l'hiver dans le midi de l'Espagne. On n'avait pu arrêter un seul jour cette diarrhée malgré tous les moyens de l'ancienne médecine, et le malade, désirant savoir mon opinion sur son état, se présenta à ma consultation le 12 octobre 1845. Il offrait les symptômes suivants : maigreur générale, faiblesse extrême et fatigue au moindre mouvement, tristesse et grande inquiétude sur son état, pâleur de la face avec vive coloration des pommettes, rougeur de la langue, surtout à son bord, voix faible et brisée; chaque jour il avait douze à dix-huit évacuations de mucosités et de matières indigérées ; la diarrhée commençait vers cinq heures du matin, précédée de beaucoup de borborygmes et d'une sorte d'anxiété et de langueur vers la région hypogastrique, et elle se renouvelait après les repas; le soir, chaleur acre au toucher avec soif; légère sueur pendant la nuit, qui était généralement agitée, avec envie de dormir sans sommeil, et vers le matin il se réveillait plus fatigué qu'au moment où il se couchait. Le *phosphore* à la 1600^e dilution aggrava tous les symptômes: trente garderobes, grande faiblesse et prostration des forces, la plus petite quantité d'aliments solides et liquides reproduisant la diarrhée le second, le troisième et le quatrième jour. Je n'eus pas la patience d'attendre l'effet de la réaction, je ne le crus même pas prudent, et le cinquième jour j'administrai le *soufre* à la 1600^e dilution, avec tant de succès que, dès le jour suivant, il n'y eut plus qu'une selle normale, sans que la diarrhée se soit reproduite depuis; les symptômes généraux cessèrent peu à peu, et le malade commença à reprendre de l'embonpoint.

Toutefois, le dixième jour, il y eut un coryza léger qui dura six jours; le trente-sixième jour, il y eut une insomnie complète sans cause apparente, et vers six heures du matin passablement de borborygmes avec de l'anxiété à l'estomac. J'at tendis dix jours, et, comme ces symptômes persistaient, j'administrai *calcareia* 1/2000, qui les fit cesser en peu de jours. Le malade doutant, ainsi que moi, d'une guérison si rapide après de si longues souffrances, est resté auprès de moi en observation pendant l'espace de sept mois; mais n'ayant plus rien senti, il est parti bien satisfait de sa guérison radicale et inespérée.

Dixième observation. - La femme d'un de nos confrères de cette ville les plus distingués en homœopathie, avorta sans cause connue au second mois de sa grossesse, et peu d'heures après il lui survint une forte métrorrhagie. Le sang était d'une couleur assez naturelle, s'écoulait en grande abondance et sans aucune intermission ; il y avait en même temps des douleurs d'accouchement dans la matrice et de brisure dans les reins et le sacrum ; un tel endolorissement

du coccyx, que la malade ne pouvait rester sur le dos ; une forte douleur au front avec le besoin d'être dans l'obscurité. Je fis dissoudre globule de *belladone* 2,000 dans un demi-verre d'eau; et j'en prescrivis une cuillerée à café toutes les trois heures. A la seconde cuillerée, l'hémorragie avait considérablement diminué, les douleurs avaient cessé, et le jour suivant la malade se leva pour reprendre son genre de vie accoutumé, sans qu'elle ait eu depuis le moindre ressentiment de cet accident.

Onzième observation. - Une métrorrhagie due à la même cause et non moins violente chez madame de B. de cette ville, et qui avait cédé à *belladone* 2,000, se manifesta de nouveau après l'ingestion d'une glace et un violent exercice en voiture. Le sang était noirâtre, fétide, s'écoulait par intervalles en formant des caillots, il y avait grande faiblesse et prostration des forces. Une cuillerée à café de *camomille*, à la 1000^e dilution, diluée successivement dans deux demi-verres d'eau, fit cesser, au bout de quatre heures, l'hémorragie et les autres symptômes.

Douzième observation. - D. J. L., premier commandant de bataillon dans un régiment d'infanterie, âgé de vingt-neuf ans, d'une forte constitution, avait eu quelques maladies pour lesquelles on lui avait administré le mercure à hautes doses. Quatre mois après ce traitement, il se manifesta une douleur lancinante au côté gauche de la poitrine, à la face externe du tiers antérieur de la sixième vraie côte, au-dessous du sein. Un applica sur la partie un grand nombre de sangsues suivies de cataplasmes laudanisés ; et on donna des boissons calmantes. Tous ces moyens échouèrent, et il se forma enfin, sur ce point, au milieu de douleurs positives et lancinantes, un abcès qui s'ouvrit à l'extérieur. Après deux années d'un traitement infructueux, pendant lesquelles on employa l'iode à l'intérieur et localement, ainsi que de fréquentes applications de sangsues chaque fois que se développait une nouvelle inflammation, le malade se présenta à ma consultation le 18 février dernier ; il était dans l'état suivant : abattement général, sommeil inquiet, rêves pleins d'agitation, nécessité de se coucher sur le côté gauche, qui est tout endolori au réveil ; couleur subictérique du visage ; peu d'appétit, fatigue au moindre exercice, grande irritabilité nerveuse ; douleur interne, continue, rongeante dans la partie malade; une fongosité du volume d'une grosse noix adhérente à la face externe de la sixième vraie côte, et traversée par un trajet fistuleux qui s'étendait à un pouce et demi sur le tiers antérieur de la même côte : l'orifice de ce trajet était entouré d'un cercle de couleur écarlate, et il s'en écoulait un pus ichoreux et fétide en assez grande abondance. *Silice* 1/900. Le 25 février la douleur a cessé, le fongus commence à diminuer et la suppuration à prendre un meilleur caractère. Le 2 mars, le fongus est réduit au quart de son volume primitif; le 11, il a disparu ainsi par la suppuration, et il s'est formé une croûte sur l'orifice de la fistule ; la santé générale est parfaite. Le malade, étant en activité de service, fut obligé, sur ces entrefaites, de faire un voyage de quatre-vingt-dix lieues pour passer une revue, et revint à Madrid le 9 avril. Le voyage ne l'avait point fatigué, il se portait très-bien ; seulement le mouvement avait fait tomber la croûte, et, la fistule s'étant rouverte, il s'était développé une fongosité grosse comme un petit pois. *Silice* 1/2000. Sept jours après le fongus disparut, et il se forma une nouvelle cicatrice, sans aucune croûte. Je continuai d'observer le malade jusqu'au 26 de mai, époque à laquelle il quitta Madrid pour continuer son service, sans que depuis cette douce et prompte guérison se soit démentie.

Treizième observation. - Le fils du comte de L., de Bordeaux, âgé de 11 ans, d'un tempérament lymphatique, et d'une constitution moyenne, avait depuis son enfance un coryza chronique, contre lequel on avait employé, inutilement, le peu de moyens dont l'ancienne médecine dispose contre cette affection, et l'on avait eu recours enfin à un exutoire au bras droit. Après l'avoir entretenu, pendant six ans, sans en obtenir aucun bon résultat, on le supprima brusquement, et, quinze jours après, il se développa sur la partie latérale droite de la poitrine, vers le milieu de la face externe de la sixième et surtout de la septième vraie côte, une petite tumeur adhérente à cette dernière, légèrement douloureuse à la pression et aux mouvements

d'élévation du bras droit ; cette tumeur était pâle, ferme et résistante au toucher, et, au bout de quatre jours, elle acquit le volume d'une moitié d'orange. Le docteur L. déclara cette tumeur de nature scrofuleuse, et conseilla, en conséquence, un traitement conforme aux idées allopathiques, et un emplâtre prétendu résolutif dont le mercure était la base. La mère de cet enfant, à laquelle j'avais épargné une opération, et que j'avais guérie d'une maladie extrêmement douloureuse, pour laquelle on l'avait traitée auparavant sans succès pendant deux années, ne voulut pas suivre les conseils du docteur L. sans m'avoir consulté. Je lui assurai qu'il était impossible de guérir cette affection par des moyens locaux, et je lui avouai, avec ma franchise ordinaire, qu'on y réussirait même difficilement par des moyens directs et vraiment curatifs ; qu'elle pouvait toutefois essayer du traitement prescrit par le docteur L., et que, si mes prédictions étaient justifiées, nous entreprendrions le traitement direct, pour arriver à une cure radicale. Après que l'enfant eut subi pendant vingt-quatre jours l'application de l'emplâtre résolutif; Mme de L. l'amena de nouveau à ma consultation (le 24 avril 1846), et elle était profondément affligée de l'accroissement qu'avait pris la tumeur, et de l'exaspération des douleurs dont la tumeur était le siège. En effet, je trouvai la tumeur plus considérable, douloureuse à la pression, et d'un rouge vif sur toute la surface que couvrait l'emplâtre. Je donnai *silice* 1/900. Au bout de cinq jours, la coloration rouge s'était affaiblie, les douleurs avaient cessé, et l'on remarquait une diminution dans le volume de la tumeur; au bout de douze jours, la diminution était si considérable, qu'au toucher l'on commençait à sentir les côtes, et, le 29 mai, la tumeur avait disparu. Quelques légères douleurs au tibia et à l'articulation du genou droit avec faiblesse en marchant, qui se manifestèrent quelques jours après, disparurent promptement par l'olfaction de *Hepar sulf.* 1/1000, et depuis, la santé de l'enfant n'a rien laissé à désirer.

Quatrième observation. – La femme de don M. L., littérateur distingué de Madrid, d'un tempérament lymphatique et d'une constitution assez bonne, allaitait son enfant depuis quatre mois, lorsqu'elle devint enceinte de nouveau et fut obligée de sevrer. Quarante-huit heures après avoir cessé de nourrir son enfant, elle sentit d'assez vives douleurs dans le sein droit, dans lequel elle remarqua une certaine dureté. Après avoir employé divers remèdes domestiques, elle me fit appeler le cinquième jour, et je la trouvai dans l'état suivant : le sein droit était dur et douloureux à la pression et au moindre contact ; vers la partie inférieure externe, il y avait une tumeur oblongue, de la grosseur d'un citron, la peau y était un peu rouge, chaude, et cette tumeur était le siège de douleurs pulsatives, lancinantes, qui s'étendaient jusqu'à l'aisselle, et empêchaient les mouvements du bras. Un globule de *Belladone* 2,000, que je mis sur la langue de la malade, produisit, vers cinq heures du soir, une aggravation très-marquée dans les douleurs, et, le jour suivant, la tumeur avait complètement disparu.

Quinzième observation. – Madame de S., de cette ville, âgée de 21 ans, d'un tempérament bilioso-nerveux, d'une constitution moyenne, avait été sujette, pendant plusieurs années, à des érysipèles à la face, à l'époque des règles; et, après avoir épuisé, sans aucun succès, tous les moyens de l'ancienne médecine, elle avait suivi, sous la direction d'un professeur distingué de Madrid, un traitement homœopathique, qui avait, depuis quinze mois, prévenu le retour de cet érysipèle. Mais le 18 mai dernier, cette dame ayant éprouvé une contrariété, l'érysipèle reparut sur toute la joue droite, le nez, l'oreille, le cou, le front et le cuir chevelu ; de ce côté s'étendait une rougeur vive, avec gonflement considérable; douleurs lancinantes très-violentes, et battements dans la tête ; forte fièvre, soif, et grande agitation nerveuse. *Belladone* 1/2000, dans une demi-verre d'eau, une cuillerée toutes les quatre heures. A la seconde cuillerée, la fièvre et les douleurs avaient disparu ; sommeil naturel, et au bout de trente heures, la malade était complètement guérie, sans autre médicament.

Seizième observation. – Don P. G., haut fonctionnaire de Madrid, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament bilioso-nerveux, d'une bonne constitution, fut atteint en 1816, à la suite d'un excès de table, d'une violente colique que l'on traita par les moyens ordinaires, et après laquelle il resta une impossibilité de boire de l'eau ou du lait sans qu'il en résultât de fortes

incommodités. Ainsi, chaque fois qu'il buvait plus d'un verre d'eau, il avait des indigestions avec mauvais goût de la bouche, et autres dérangements jusqu'à ce qu'il eût rendu l'eau par haut ou par bas. En outre, chaque trois ou quatre jours il ressentait une violente céphalalgie qui durait vingt-quatre heures, et ne se dissipait qu'en dormant ; la céphalalgie était accompagnée de salivation et de pituites sans vomissement. Tous les mois, le sujet éprouvait une forte syncope qui durait d'une demi-heure à une heure, et se terminait par une douce transpiration. Fatigué de prendre des remèdes, il se bornait, depuis plusieurs années, à prendre de la camomille et du jus de citron, pour corriger l'excès de bile qu'il regardait comme la cause principale de ses souffrances.

Le 1^{er} avril, se sentant incommodé avec nausées, mauvais goût de la bouche et grand mal de tête, il prit un mélange de parties égales de jus de citron et d'infusion de camomille, et le jour suivant je le trouvai dans l'état que je vais décrire. Abattement général, prostration complète des forces, douleurs tractives dans tout le corps avec impossibilité de faire le moindre mouvement, soubresauts des tendons, tremblement des bras, vive céphalalgie, insomnie, visage exprimant l'anxiété avec couleur subictérique, yeux fortement cernés, langue couverte d'un épais enduit jaune avec rougeur des bords; voix faible, entrecoupée; respiration anxieuse et difficile; constipation, urines rares et rouges avec sédiment briqueté; supination, décubitus dans lequel le malade se trouvait le mieux, fièvre violente avec beaucoup de soif et grande sécheresse de la peau. *Aconit* 1/1000^e dans un verre d'eau, à prendre par petites cuillerées toutes les trois heures, et dans l'intervalle faire boire un verre d'eau froide. Le malade fut stupéfait en entendant ma prescription, à cause de l'impossibilité où il était depuis si longtemps de boire de l'eau ; mais il s'étonna bien davantage, et fut bien joyeux en voyant que l'eau lui réussissait bien; et le lendemain il me raconta avec ravissement qu'ayant bu quatre grands verres d'eau dans les vingt-quatre heures, il n'en avait éprouvé aucune incommodité; la fièvre avait cessé, la respiration était plus facile, les douleurs s'étaient calmées, et les mouvements n'étaient plus aussi douloureux; il y avait eu un sommeil de trois heures de durée; mais la langue continuait à être chargée, la constipation persistait et les urines étaient encore rares et rouges. *Nux vom.* 1/1000^e dans une cuillerée d'eau le soir. La nuit fut excessivement agitée, avec insomnie et aggravation générale de tous les symptômes, surtout de ceux de la respiration. *Cocculus* 1/1000^e. Au bout de quatre heures soulagement notable, cessation complète de la fièvre: pendant la nuit, bon sommeil, une selle normale, et le lendemain le malade n'éprouvait plus ni douleurs ni aucun malaise, au point que je lui conseillai de prendre quelques aliments et de se lever pendant quelques heures. Ce mieux continua sans interruption, et quelques jours après, le sujet sortit parfaitement rétabli. Depuis, il n'a plus eu un seul jour mal à la tête, les syncopes ne sont pas revenues, et il boit de l'eau et du lait aussi souvent qu'il veut sans en ressentir la moindre incommodité. Trois petites parcelles de médicaments à la millième dilution ont suffi pour triompher en cinq jours d'une grave maladie, et faire cesser des souffrances qui duraient depuis trente ans. Que ne peut l'imagination !

Dix-septième observation. - Madame de T., femme d'un avocat de cette ville, âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin et d'une bonne constitution, avait souffert depuis sa puberté de fortes douleurs crampoïdes dans le bas ventre pendant la durée des règles; ces douleurs étaient si violentes, qu'elles faisaient cesser l'écoulement du sang menstruel et s'accompagnaient d'une extrême agitation nerveuse, de cris, de pleurs, avec besoin de se remuer sans cesse et de se rouler par terre. Il y avait neuf mois que cette dame s'était mariée lorsqu'elle vint me consulter pour ces douleurs, qui revenaient toujours avec la même intensité. *Magnesia carb.* 1/1600^e en une seule fois, le 15 novembre, fit avancer les règles de six jours ; elles furent plus abondantes et sans douleur; le mois suivant elles ne parurent point, madame de T. était enceinte, et cette grossesse, coïncidant avec la cessation des douleurs menstruelles, a justifié l'opinion de cette dame, qui attribuait sa stérilité à ces douleurs.

Dix-huitième observation. - Madame de G., femme d'un négociant de Madrid, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament lymphatique, et d'une constitution moyenne, souffrait également, à l'époque des règles, de douleurs crampoïdes qui s'accompagnaient de frissons, de nausées, de vomissements, de gémissements, et qui étaient précédées de fleurs blanches. Je lui donnai, *pulsat.* 1/1000 le 20 octobre de l'année dernière, et dès le mois suivant les douleurs cessèrent ainsi que les autres incommodités; les règles furent plus abondantes et sans leucorrhée. Les sept premiers jours après la prise de *pulsat.*, elle eut quatre selles par jour, et beaucoup d'envies de pleurer: ce qui cessa, et les selles reprirent leur régularité.

Dix-neuvième observation. - Madame F. de R., âgée de trente-quatre ans, d'un tempérament bilioso-nerveux et d'une forte constitution, avait souffert pendant longtemps de douleurs qu'on avait considérées comme nerveuses, et qui, palliées par les prétendus calmants de l'ancienne école, changèrent de siège et se portèrent, sous forme de névralgie, à la mâchoire inférieure droite, et accompagnées d'une toux spasmodique insupportable, principalement pendant la nuit. Aux calmants employés sans succès les narcotiques firent suite, et la malade ne parvenait qu'au moyen de doses énormes d'opium, à obtenir quelques trêves à ses violentes douleurs. Il y avait six mois qu'elle faisait usage journallement de ce médicament héroïque, quand elle vint me consulter le 18 mars dernier, elle était dans l'état suivant : malaise général, fatigue au moindre exercice ; tristesse hypocondriaque, grande pesanteur de tête, et à tout son côté droit térébrations et battements qui s'étendaient jusqu'à la joue ; couleur plombée de la face qui était abattue et enflée ; douleur continue, profonde, comme dans les os, partant de l'articulation droite de la mâchoire inférieure, augmentant vers le milieu de la branche horizontale de celle-ci, et se prolongeant jusqu'au menton ; la douleur s'aggrave le soir et la nuit, et devient alors lancinante et s'accompagne de battements de cœur insupportables, de goût pâteux de la bouche, de répugnance pour les aliments, nausées vers le soir et constipation ; accès de toux violents, spasmodiques, par secousses, se répétant de dix en dix minutes pendant toute la nuit et privant la malade de sommeil ; cette toux est provoquée par un chatouillement dans la gorge, et s'accompagne d'une douleur dans la nuque et d'oppression au creux de l'estomac, avec difficulté de respirer. Il n'y avait pas à hésiter beaucoup dans le choix du médicament, d'autant plus que la malade avait fait abus de l'opium pendant longtemps, et que c'est une condition nécessaire pour le succès du traitement homœopathique, que de donner les antidotes des médicaments héroïques dont les malades ont abusé auparavant. J'administrai en conséquence *belladone* 1/2000 dans 120 grammes d'eau, dont il fallait prendre une cuillerée à café soir et matin. Le troisième jour, je fis suspendre le médicament, parce que la toux et les douleurs avaient cessé, et qu'il ne restait dans la mâchoire qui avait souffert si longtemps qu'un léger endolorissement. Le 24 avril, la douleur reparut avec beaucoup moins d'intensité, et céda immédiatement à une seule cuillerée de la même dilution de *belladone*, Le 17 mai il y eut encore quelques traces de douleur avec une salivation abondante; *mercure* 1/2000 fit tout disparaître, et depuis cette dame n'a plus rien senti et a joui d'une excellente santé.

Vingtième observation. - Don M. de T., âgé de vingt-trois ans, d'une bonne constitution, contracta une gonorrhée pour la quatrième fois. Les trois dernières fois, il avait été traité, d'après la mode, par le baume de copahu, et, après avoir été, dans chacun de ces traitements, vivement incommodé par les effets primitifs de ce remède, et avoir vu néanmoins la dernière gonorrhée se prolonger plus d'un an, il avait été soumis aux injections astringentes. Lorsque le malade vint me consulter, le 28 juin dernier, il éprouvait une douleur brûlante et lancinante dans l'urètre pendant l'émission des urines ; celles-ci sortaient difficilement, en petite quantité et rouges; il y avait des érections douloureuses au lit, l'écoulement était jaune-verdâtre, et il y avait de la constipation. Je doute fort qu'il y eût, dans ce cas, une nouvelle infection, mais je crois bien plutôt qu'il n'y avait qu'une réapparition de la maladie antérieure, sous l'influence d'une trop forte excitation; car, ces sortes d'affections, lorsqu'elles ne sont pas guéries par des moyens directs, ont la plus grande tendance à se reproduire. Tous ceux qui ont quelque

expérience en médecine savent, et c'est un fait avoué par les meilleurs praticiens de toutes les écoles, que les pneumonies et les rhumatismes aigus, traités par les sangsues, laissent souvent après eux une maladie chronique, ou tout au moins une grande prédisposition aux mêmes maladies; la même chose arrive, d'après ce que j'ai observé (et je crois que beaucoup de médecins auront fait la même remarque), pour les blennorrhagies traitées par de fortes doses de copahu, et comme dernière ressource, par les injections astringentes. Le baume de copahu ne peut guérir la véritable blennorrhagie, c'est-à-dire, la blennorrhagie spécifique, et il n'a d'efficacité que contre l'inflammation légère des voies urinaires (Hahnemann, *Traité des maladies chroniques*, traduction de Bigel, page 112) ; mais il peut développer dans l'organisme de graves maladies quand on l'emploie pendant longtemps à doses massives ⁽²⁾. Quant aux injections de nitrate d'argent, nous n'avons pas besoin de démontrer qu'un agent purement topique est incapable de détruire radicalement un virus spécifique, et malheureusement l'abus qu'on fait de celui-ci entraîne bien souvent à sa suite des rétrécissements de l'urètre, des prostatites, des catarrhes de la vessie et des rétentions d'urine.

Revenant à notre observation : j'administrai au malade, *acon.* 1/1000 dilué successivement dans deux demi-verres d'eau, et à prendre par cuillerée à café, matin et soir, pendant trois jours. Les symptômes inflammatoires ayant diminué, je prescrivis *merc. solub.* 1/2000 dans un demi-verre d'eau, à prendre par cuillerée matin et soir. Le quatrième jour l'écoulement avait diminué, et je fis suspendre le médicament, en donnant au malade une dose de *soufre* 1/2000, qu'il ne devait prendre qu'au bout de huit jours s'il restait encore quelques traces de son affection. Il n'en eut pas besoin ; car, six jours après avoir cessé le mercure, il était complètement guéri.

(2) J'ai observé les symptômes suivants chez un certain nombre de malades qui avaient fait usage de copahu à fortes doses pour les blennorrhagies : Diarrhée chronique, principalement le matin, précédée de beaucoup de borborygmes. Diarrhée alternant avec la constipation. Diarrhée qui s'aggrave par les temps de pluie, avec ténésme et ardeur à l'anus. Prurit dans la fosse naviculaire, avec lasciveté ou impuissance. Catarrhe de la vessie ; prostatite ; gravier dans les urines. Voyez en outre la neuvième observation.

Vingt et unième observation. - La femme du général ..., âgée de cinquante ans, d'un tempérament sanguin, d'une robuste constitution, avait eu souvent des douleurs rhumatismales qui alternaient avec un prurit général pendant la nuit dans le lit. Le 4 avril, je la trouvai dans l'état suivant : gonflement, rougeur et douleur des paupières, forte injection des conjonctives oculaires et palpébrales, cuisson et picotements principalement dans les angles internes; sécrétion abondante de mucosités purulentes, agglutination des paupières le matin, la lumière excite de vives douleurs et un larmolement abondant. Toux chronique, surtout le matin, avec expectoration abondante de mucosités; oppression de poitrine et fatigue pendant le mouvement et surtout en montant les escaliers, constipation. *Soufre* 1/200 dissipa en sept jours tous ces symptômes, et cette dame a récupéré toute l'agilité qu'elle avait dans sa jeunesse.

Vingt-deuxième observation. - Le général D. S. P., âgé de trente-trois ans, d'un tempérament bilioso-nerveux et d'une bonne constitution, avait été atteint quelquefois de douleurs rhumatismales aux extrémités inférieures. Le 29 juillet dernier, il remarqua une petite tache rouge, de la grandeur d'une lentille, à la face interne de l'avant-bras, sur l'insertion du muscle cubital interne ; cette tache était le siège de douleurs lancinantes, qui rendirent peu à peu impossible le mouvement du poignet; elle s'étendit jusqu'à acquérir le diamètre d'une pièce de cinq francs; elle avait une couleur rouge très vive ; les douleurs allèrent en augmentant le jour suivant, se propagèrent jusqu'à l'aisselle, de manière que le mouvement du bras était très-pénible et celui du poignet impossible. *Belladone* 1/2000 enleva tous ces symptômes en trente heures. Deux jours après il se manifesta dans les membres inférieurs des douleurs qui disparaissaient pendant le mouvement, et qui cessèrent au bout de trois jours, sans que l'on eût recours à aucun médicament.

Vingt-troisième observation. - La domestique d'un de mes amis avait une inflammation des amygdales avec gonflement considérable, douleurs lancinantes, aphthes nombreux, grande difficulté pour avaler, fièvre et constipation. On lui avait administré *bellad.* 12, et ensuite *merc.* 12 à cause de la salivation qui était survenue. J'appris que la malade avait, avant cette angine, une sueur fétide des pieds qu'elle avait supprimée en baignant ceux-ci dans de l'eau froide. Je donnai à cause de cela *baryt. carb.* 1/1600, qui la guérit en vingt- quatre heures.

Vingt-quatrième observation. - Don J. de Y., employé a l'exploitation du sel à Salamanca, âgé de quarante et un ans, d'un tempérament bilioso-nerveux, d'une constitution moyenne, avait mené une vie laborieuse et éprouvé de nombreux chagrins. Au commencement de l'année 1845, il donna quelques signes d'aliénation mentale : il était triste, taciturne, fuyait la société, et pour la moindre cause se livrait à de violents accents de colère. Ces symptômes augmentèrent peu à peu, au point qu'il fallut l'enfermer. Comme il était devenu furieux, on avait fait usage des sangsues, des bains et des douches froides et des bains minéraux de Ledesma, etc. Il y avait onze mois qu'il était dans ce triste état quand je le vis le 28 octobre de la même année. Comme il ne répondait à aucune des questions qu'on lui adressait, je ne pus constater que les symptômes suivants: visage abattu, tête inclinée sur la poitrine; regard fixe, immobile; mouvement continu des mâchoires, salivation, gencives couvertes d'un enduit blanchâtre. Sa femme me dit que la plus petite contradiction le mettait en fureur, qu'il ne parlait presque jamais, qu'il aimait à errer sans cesse dans les rues, et qu'il était mieux pendant qu'il marchait; que quand les accès de fureur s'emparaient de lui, il voulait sortir de la maison; qu'il n'allait à la garde-robe que tous les trois ou quatre jours, à force de lavements, et qu'il était beaucoup plus souffrant le matin qu'à tout autre moment. *Nux. v.* 1/1000 dans une petite cuillerée d'eau en se couchant. Au bout de trois jours il était beaucoup mieux et commençait à prendre part à la conversation ; au bout de huit jours l'amélioration avait fait de nouveaux progrès, et il me répondit avec beaucoup de justesse à diverses questions que je lui adressai; la constipation avait cessé. Sa femme m'apprit qu'il craignait toutes les personnes de la maison, et leur imputait l'état dans lequel il se trouvait. Le 14 novembre, je partis de Madrid pour Bordeaux, et je laissai à cette dame une dose de *lachesis* 1900 pour ces symptômes, dans le cas où ils persisteraient, et elle la fit prendre à son mari le 28 novembre. Le 3 février, j'étais de retour à Madrid, et le 8, pendant ma consultation, je vis entrer tout à coup don J. Y. qui m'embrassa en me remerciant de lui avoir rendu la santé et la raison. Peu de temps après, il a été nommé juge de première instance, fonction qu'il remplit aujourd'hui sans que rien montre chez lui que sa raison ait subi la moindre atteinte. Un des médecins qui l'avaient vu pendant sa folie, le rencontrant dans la rue, et le voyant guéri, lui demanda par quel moyen il avait recouvré la raison. - Grâce à l'homœopathie, lui répondit Y. - La foi vous sauve, lui dit le médecin, en lui frappant sur l'épaule, et il le quitta. - Si les fous avaient la foi, ils ne seraient plus des fous; et si l'homœopathie n'était pas la vraie médecine, elle ne guérirait pas si vite et si bien des maladies réputées jusqu'ici incurables. Que la foi nous sauve donc toujours ainsi !

Vingt-cinquième observation. - Madame R. de R., veuve, résidant à Madrid, âgée de 52 ans, d'un tempérament sanguin, d'une forte constitution, souffrait, depuis quatorze ans, d'une éruption aux deux coudes de petits boutons miliaires, rudes, rouges et pruriteux, qui formaient une croûte arrondie de deux pouces de circonférence, faisant éprouver, au toucher, la sensation d'une râpe, et qui s'exaspérait à diverses époques de l'année. *Corall. rubr.* 1/800 en une dose. Deux jours après, l'éruption avait disparu, et l'on ne pouvait même en retrouver aucune trace aux points qu'elle avait occupés.

Vingt-sixième observation. - Madame de C., habitante de Madrid, âgée de 24 ans, d'un tempérament bilieux, et d'une bonne constitution, eut, après un accouchement heureux, une galactorrhée, contre laquelle on employa les purgatifs, les diurétiques et les astringents appliqués sur les seins; il en résulta une inflammation aiguë de la glande mammaire droite, à laquelle on opposa les antiphlogistiques directs, qui n'empêchèrent point les progrès de la maladie, et le

sein acquit plus du double de son volume normal. Ce fut alors que je la vis, pour la première fois, le 26 juin dernier; elle offrait les symptômes suivants : gonflement considérable du sein, avec rougeur et tension; élancements brûlants, traversant le sein en différents sens, inflammation et tuméfaction des vaisseaux et ganglions lymphatiques, qui s'étendent du sein jusqu'à l'aisselle; impossibilité de remuer le bras du côté malade; constipation opiniâtre, habituelle; bouche sèche, grande soif, langue chargée d'un enduit blanchâtre, fièvre intense, insomnie. *Bryon.* 1/12 sans résultat; *belladone* 1/12, diminua le volume du sein, fit cesser la rougeur, calma les douleurs et la fièvre, relâcha le ventre, et l'on commença à sentir un peu de fluctuation dans la partie latérale interne du mamelon. *Hepar* 1/12 fit ouvrir l'abcès; les douleurs cessèrent, et il sortit une grande quantité de pus louable. *Mercur*e 1/12 modéra la suppuration; mais la glande mammaire demeura dure et très-tuméfiée; l'ouverture de l'abcès devint fistuleuse, et donnait issue à plus de lait que de pus. *Bellad.* 1/2000, le 11 juillet. Quatre jours après, la dureté avait disparu, et, sur la fistule qui était fermée, une légère croûte s'était formée, et la malade s'est trouvée complètement guérie sans faire usage d'aucun autre médicament. Trois jours après l'administration de belladone, il se reproduisit une éruption miliaire, dont cette dame avait été affectée auparavant; l'éruption était de couleur écarlate, s'étendant sur une partie du ventre, toute la poitrine et le cou; elle disparut au bout de quatre jours. Les règles furent retardées de six jours, et furent très-abondantes pendant une semaine entière.

Si, dans ce cas, comme dans la troisième observation, j'ai fait usage de suite des très-hautes dynamisations, je crois que le résultat aurait été plus prompt; mais, quelque persuadé que l'on soit de la plus grande efficacité de ces dynamisations, on a de la peine à renoncer complètement à des moyens dont on a éprouvé l'efficacité dans quelques cas, surtout quand il s'agit de maladies aiguës excessivement douloureuses. Mais, à l'avenir, s'il se présente à moi des cas semblables, je n'hésiterai pas à préférer les hautes dilutions, sûr, maintenant, de leur immense supériorité.

Vingt-septième observation. - Don J. M., âgé de 50 ans, d'un tempérament bilieux, et d'une bonne constitution, avait eu quelques maladies sycosiques, dont il lui restait encore quelques petites excroissances, sans que, du reste, aucune de ses fonctions s'en ressentit. Le 28 mai, il vint me consulter pour son œil droit, dont la vue était très-faible; il lui semblait avoir une gaze épaisse à peu près à trois lignes au-devant de l'œil; s'il frottait celui-ci, il demeurait entièrement aveugle, et il sentait comme si ses yeux étaient devenus durs; la pupille de l'œil droit était extrêmement resserrée, et la gaze dont nous venons de parler l'empêchait de rien voir; il avait, en outre, d'anciennes excroissances au visage, qui ressemblaient à des verrues; toutes les fonctions, du reste, étaient normales. *Caust.* 1/2000. Je ne le revis plus que le mois dernier; il avait recouvré complètement la vue de l'œil droit, et il continue encore à cette heure ses travaux de comptabilité, sans aucun ressentiment de son ancienne affection.

J'ai obtenu à Bordeaux, sur M. de M., notaire, le même résultat avec *caust.* 2/000, que j'avais fait précéder le soir d'une cuillerée à café de *nux* 1/1000, dissous dans un demi-verre d'eau, parce que, dans ce cas, les symptômes étaient survenus après une vive contrariété.

Vingt-huitième observation. - Le père A. G., du collège d'Esculape de Madrid, âgé de trente-trois ans, d'un tempérament lymphatique et d'une constitution assez forte, qui s'adonnait à l'enseignement et menait une vie sédentaire, avait souffert pendant plusieurs années d'hémorrhoides internes, et était arrivé à un tel degré d'obésité, qu'il était obligé de soutenir son ventre, et qu'il ne pouvait marcher sans se fatiguer partout. Au commencement de juin de cette année, il eut une attaque simulant l'apoplexie, avec paralysie de la moitié droite de la face et perte du sentiment et de la parole. Les évacuations de sang générales et locales, les sinapismes et les vésicatoires employés largement, n'empêchèrent point l'attaque de se renouveler trois fois dans l'espace d'un mois, jusqu'à ce que le malade, fatigué des remèdes autant que de sa maladie, demanda au médecin de l'établissement la permission de me consulter. Le 21 juillet dernier, je trouvai le malade dans l'état suivant : Abattement moral et grande in

quiétude sur son état, confusion des idées, faiblesse et fatigue au moindre mouvement, pesanteur de tête telle qu'il lui semble qu'elle va tomber; la pesanteur se fait sentir surtout au front, avec vertiges et anxiété à l'estomac dès qu'il remue la tête; obnubilation comme s'il était ivre, avec bruits et battements dans la tête; somnolence tout le jour; visage pâle, enflé; dilatation des pupilles, photophobie, strabisme de l'œil droit avec larmolement, clignotement continu, paralysie de la sensibilité et du mouvement de la moitié droite de la face, avec sensation de fourmillement et de tiraillement ; bouche fortement tirée du côté gauche; les aliments lui tombaient de la bouche, la mastication était difficile, il ne pouvait tenir même un cigare entre les lèvres ; il se mordait la langue en mangeant, avalait avec peine, et sa prononciation était laborieuse et embarrassée; quant à la jota, il ne pouvait absolument la prononcer. Il avait beaucoup de soif, la bouche pâteuse, l'appétit nul, le ventre fortement météorisé, la poitrine oppressée et la respiration difficile, les hémorroïdes internes sans écoulement, les selles laborieuses, de la roideur dans les articulations des extrémités inférieures, avec plus grande faiblesse dans le côté droit. Je remis au malade 1 globule de *belladone* 2000, pour qu'il le prît dans une cuillerée à bouche d'eau. Voici ce qu'il me rapporta au bout de cinq jours : "Je pris le médicament à sept heures du matin ; à une heure, je sentis beaucoup de gargouillements et de tortillements dans mon ventre, ce qui cessa après deux selles très-abondantes. À quatre heures, se manifesta vers le milieu de l'épaule une douleur tirillante si forte, qu'il me semblait qu'on me tirât la tête en arrière; à mesure que le tiraillement augmentait, ma tête se débarrassait; il cessa pendant la nuit, et je me trouvai la tête complètement libre. J'eus moins de peine à manger, et je pus soutenir mon cigare entre mes lèvres. Le jour suivant, enflure considérable des hémorroïdes, qui persiste encore et me permet à peine de m'asseoir; je n'eus point de selles, et je me sentais une grande faiblesse dans les jambes : la mastication et la déglutition furent faciles; la bouche avait repris son état naturel, seulement elle était encore un peu tirée à gauche quand je riais. L'amélioration a continué de faire des progrès les jours suivants; j'ai complètement cessé d'éprouver la sensation de tiraillement et de fourmillement dans le côté droit de la face, je mange et fume parfaitement, la respiration est libre et facile; mon ventre a tellement diminué, que je n'ai plus besoin de ceinture pour le soutenir, et les seules choses qui m'incommodent encore sont les hémorroïdes, la constipation et la faiblesse des jambes."

Si j'eusse pratiqué l'homœopathie à la manière allopathique, suivie malheureusement par tant de confrères, ou si, entraîné par l'erreur du spécificisme, j'avais cru qu'il y a d'autres médicaments spécifiques que ceux qui offrent une par faite analogie avec le tableau des symptômes de la maladie, il n'y a pas de doute que j'aurais donné un nouveau médicament pour combattre les trois symptômes qui restaient, ou que j'eusse répété le même pour hâter la guérison. Loin de là, j'attendis, parce que celui qui sait attendre guérira, comme je l'ai dit plus haut, vite et bien avec les très-hautes dynamisations, et celui qui sait observer et qui connaît sa matière médicale reconnaîtra tous les jours la vérité des principes que j'ai établis au commencement de ce mémoire. Je n'exigerai jamais de personne une foi aveugle, mais je crois avoir le droit de demander qu'on expérimente avant de juger nos assertions, et que les expériences se fassent dans toutes les conditions nécessaires pour qu'elles soient valables. Ces conditions, je le répète, sont une profonde connaissance de la matière médicale, et les médicaments parfaitement préparés. Quant aux critiques frivoles et sans fondement, je les dédaigne, et ne prendrai jamais la peine d'y répondre.

Le 5 du mois d'août, je vis pour la troisième fois mon malade; il ne lui restait pas la moindre trace de son affection, toutes ses fonctions étaient normales, et il avait repris ses pénibles occupations avec le sentiment de bien-être que donne une parfaite santé. Mais comme je devais m'absenter pour plusieurs mois, je lui laissai une dose de *bellad.* 2000 à prendre en cas de rechute, précaution que je crois superflue, car sa maladie est radicalement guérie.

Aurais-je obtenu un résultat aussi prompt avec les dynamisations ordinaires, et le malade aurait-il pris une dose de la 200^e, de la 600^e ou de la 1600^e dilution, sans éprouver aucun des

effets primitifs du médicament, lorsque la 2000^e elle-même en a produit quelques-uns, légers, à la vérité?

Pour résoudre ces questions, il faudra beaucoup de temps et les travaux de beaucoup d'observateurs consciencieux qui sachent apprécier jusqu'aux plus faibles modifications produites dans l'organisme vivant par les médicaments dynamisés. Dans ce but, il serait à désirer que toutes les expériences faites avec les hautes dilutions reçussent de la publicité, et que la crainte des critiques et du ridicule n'empêchât personne d'exprimer franchement ses convictions sur ce point si important de thérapeutique.

Dans un autre travail, je résumerai les effets primitifs produits par les médicaments dans les cas qui ont fait l'objet des observations précédentes, et je commencerai à examiner ceux que produisent les 200^e dilutions dans les maladies organiques." J. N.

(Mon opinion sur les très-hautes dynamisations, par le Dr. José Nuñez, Journal de la Médecine Homoeopathique tome II (1846), p. 13-31, 193-212)

1851 - Mémoire sur les hautes dilutions

"La deuxième question dont je veux vous entretenir, messieurs, est celle des *hautes dilutions*. Deux opinions se sont produites au sujet de ces dilutions, toutes deux également fausses, parce qu'elles sont fondées sur des idées préconçues, et nullement sur l'observation des faits, qui seuls, en pareille matière, pouvaient fournir les lumières nécessaires. Les uns, en effet, sans nier précisément l'action des hautes dilutions, ont nié qu'elles fussent réellement des dilutions supérieures à celles généralement employées, et, assimilant les premières à celles-ci, les ont repoussées comme superflues, comme formant une sorte de double emploi fâcheux. Les autres, sans contester les chiffres des hautes dilutions, ont fait, au contraire, de ces chiffres un argument contre leur efficacité, et ont traité de chimères les résultats proclamés par les partisans de ces préparations. Qu'on me permette de dire que, dans l'un et l'autre jugement, il y a eu une regrettable légèreté. Sur quoi donc s'appuient ceux qui nient l'action des hautes dilutions? Sur ce qu'elle est incroyable, rien de plus. Ainsi, voilà des hommes de science qui repoussent un fait, non parce qu'ils l'ont trouvé erroné, ni seulement parce qu'ils contestent l'authenticité des preuves qu'on leur fournit; non, ils ne veulent ni examiner les preuves, ni même entendre l'exposition des faits; pour eux, *c'est incroyable, donc impossible*. Et par cet arrêt se trouvent condamnées, comme des rêveurs crédules, une foule d'hommes sérieux, dont la plupart occupent le premier rang parmi les homoeopathes. Quels arguments, messieurs! et ne suffit-pas de les citer pour en faire justice?

Ceux qui contestent la réalité des hautes dilutions ont au moins un motif spécieux pour le faire. Jenichen est mort sans faire connaître son mode de préparation. Quelques renseignements néanmoins ont transpiré, qui ont fait supposer qu'il n'a pas suivi le procédé de Hahnemann, ni même celui de Korsakoff, et qu'il a substitué, jusqu'à un certain point, aux divisions successives par cent, des divisions moins répétées, mais par des masses de véhicule plus considérables, ou en imprimant des secousses plus nombreuses; d'où l'on a conclu que c'est par une erreur de calcul que Jenichen a considéré le quotient des dilutions ainsi obtenues comme équivalent à celui des dilutions centésimales poursuivies à 1,000, 4,000, 6,000, etc.

Admettons pour un moment ces hypothèses, contre lesquelles je fais en même temps toutes mes réserves: qui ne voit aussitôt que la question change seulement d'aspect, et que les contradicteurs des hautes dilutions n'en sont pas mieux fondés pour cela à les dédaigner comme ils le font? car, ce qui nous fait attacher du prix à ces dilutions et les recommander à nos confrères, ce n'est pas leur titre, ce n'est pas le plus ou moins d'élévation, ce sont seulement les précieux résultats que nous en avons obtenus, ce sont les services remarquables qu'elles nous

on rendus, même dans des cas où les dilutions ordinaires nous avaient fait défaut. Que cette supériorité d'action tienne à un degré de division plus élevé ou à un mode de manipulation différent, qu'importe? Ce n'est pas là qu'est la question, et les médecins homoeopathes qui s'y sont arrêtés pour en faire le texte de toutes leurs controverses, sans vouloir tenir compte des résultats cliniques, ont perdu de vue l'essentiel pour l'accessoire, et ont nui par là, bien malheureusement, à l'adoption de préparations qu'il serait à désirer que tous les homoeopathes missent en usage.

Pour ma part, tous les résultats de ma pratique confirment l'importance que j'ai attribuée depuis longtemps à ces dilutions. Je regarde donc comme un devoir d'élever sans cesse la voix en leur faveur. Je m'estimerai heureux, messieurs, si, en le faisant aussi devant nous, je décide quelques-uns de vous à suivre notre exemple, et à ne plus se laisser arrêter par de simples préventions.

Je vous demande la permission de vous rapporter quelques observations, dont les unes mettront en évidence, pour ceux qui en doutent, l'action des hautes dilutions; dont les autres, les deux dernières, prouveront, à ceux qui admettent l'identité de ces hautes dilutions avec les moyennes généralement usitées, quelle supériorité curative ont les premières sur celles-ci.

Je terminerai par le récit des effets purs obtenus sur quelques sujets par de très-hautes dilutions.

Première observation. - *Hypopyose de l'œil droit.* - Je vais rapporter un cas d'hypopyose, dont la guérison unique dans les annales de la clinique homoeopathique prouve jusqu'à l'évidence l'immense avantage des doses très-élevées pour le traitement des maladies chroniques.

Le malade qui fait le sujet de cette observation avait soixante-deux ans, et son affection survint à la suite de l'opération de la cataracte sur les deux yeux. Cette opération avait été faite par l'un des plus célèbres chirurgiens de Madrid; elle avait parfaitement réussi sur l'œil droit; mais à l'œil gauche était restée ce qu'on appelle généralement une fausse cataracte. Deux mois après l'opération, à la suite d'un refroidissement, il se développa une légère ophthalmie, surtout à l'œil droit. Dès le début de cette affection, le malade fut traité par la méthode ordinaire, et, durant les quatre mois qui s'écoulèrent entre le début de la maladie et le jour où je fus appelé pour la première fois, on avait appliqué, à diverses reprises, seize douzaines de sangsues au-dessous de la paupière inférieure, au devant de l'oreille et à la tempe. On avait prodigué les purgatifs et les révulsifs. Avant que je donnasse mes soins au malade, j'avais eu une consultation avec le chirurgien opérateur, dans laquelle la maladie fut qualifiée d'hypopyose vraie, la collection purulente se trouvant dans la chambre antérieure de l'œil. Les symptômes que présentait le malade étaient les suivants: douleur pressive dans la tempe droite et la partie correspondante de la tête, propension au sommeil, injection de la sclérotique de l'œil droit, suppuration de l'angle interne et gonflement de la caroncule lacrymale, ulcération de la conjonctive de la paupière inférieure, qui suppure, collection de pus dans la chambre antérieure, qui en est remplie presque entièrement, de manière que l'iris et la pupille en sont couvertes; vision complètement abolie; la couleur de la suppuration est celle du pus mêlé avec du sang. Tous les quatre ou cinq jours il y a un paroxysme qui augmente l'injection, produit un fort larmolement et de violentes douleurs dans le globe de l'œil, qui se répandent jusqu'à la tempe et au côté droit de la tête. La constipation est opiniâtre. Le malade avait souffert longtemps d'un rhumatisme, et en avait quelquefois des douleurs vagues dans les membres.

Mercurius solubilis 6,000^e, trois globules dans un demi-verre d'eau, et administré par cuillerées à bouche trois fois par jour, produisit un soulagement marqué jusqu'au cinquième jour, dans lequel eut lieu une nouvelle exaspération de tous les symptômes. Ensuite *silicea* 6,000^e, trois fois par jour, pendant trente-deux jours, produisit une amélioration progressive à dater du premier jour, et la guérison fut complète au bout de quatre semaines.

Cette observation prouve d'une manière évidente la puissance de l'homoeopathie, même dans les maladies que l'on a coutume de placer dans la domaine de la chirurgie, et à quel point est erronée l'opinion de ceux qui affirment que la médecine de Hahnemann n'a rien à voir dans les maladies dites chirurgicales. La chirurgie n'est et ne doit être qu'un auxiliaire pur et simple de la médecine, et ses moyens mécaniques doivent être subordonnées aux besoins de celle-ci. Toutes les fois qu'il y a véritablement maladie, la chirurgie ne peut rien si la médecine n'intervient pour obtenir la guérison. C'est pourquoi l'on voit si souvent les opérations les plus simples échouer, parce que la médecine leur a fait défaut. Une preuve nous en est fournie tous les jours par l'opération de la cataracte, opération bien simple assurément, et après laquelle cependant, si bien exécutée qu'elle soit, tant de sujets perdent la vue, par l'effet des inflammations traumatiques ou secondaires qui surviennent. C'est que l'ancienne médecine n'a jamais connu les médicaments que réclament les suites des opérations. Il était réservé à l'homoeopathie de les découvrir et, par ses conquêtes dans le champ de la thérapeutique, de réduire peu à peu le rôle de la chirurgie à ses véritables proportions, et de reprendre sur elle les empiétements qu'elle a faits, et qui n'ont été que trop justifiés jusqu'ici par la honteuse impuissance de la médecine.

Deuxième observation. - *Phthisie tuberculeuse.* - L'histoire suivante, écrite par un médecin allopathe, chargé du traitement de la malade dont il fait mention, donnera une idée plus positive que tout ce que je pourrais dire de l'état dans lequel se trouvait ce sujet, et du diagnostic ainsi que du pronostic auquel il donne lieu. En lisant ce document, de date bien récente, personne ne pourra douter que la maladie ne fût une phthisie tuberculeuse très-avancée, pour la guérison de laquelle il n'y avait pas de remède dans l'ancienne médecine, comme le déclare très-positivement le docteur M., signataire de cette histoire:

"La malade, qui veut se soumettre au traitement homoeopathique, est une jeune dame de vingt-sept ans, d'un tempérament nerveux, sanguin. Je ne puis rien dire sur ses antécédents, ne l'ayant examinée pour la première fois que dans ces derniers jours. Seulement je ferai remarquer que, née d'un père qui a succombé à la phthisie pulmonaire, elle a un de ses enfants, une petite fille, qui a succombé à une méningite tuberculeuse; que la maladie dont nous nous occupons date déjà de plusieurs mois, pendant lesquels les hémoptysies, la toux et l'amaigrissement, ont été les phénomènes les plus frappants, au dire des personnes qui entourent la malade.

Les principaux symptômes qu'offrait la malade, quand je fus appelé auprès d'elle, étaient les suivants: amaigrissement considérable, poitrine étroite, déprimée au-dessous des clavicules; son mat dans la partie supérieure du côté droit de la poitrine, plus clair au côté gauche; respiration obscure, dans la partie supérieure du côté droit, amphorique, et caverneuse dans celle du côté gauche; bruit respiratoire râpeux en différents points, mais assez clair vers la base des poumons. Voix habituellement rauque; aphthes dans la bouche, dyspnée presque continuelle, mais qui augmente par moment, et alors la malade l'attribue à une compression qu'elle dit éprouver sur le devant de la poitrine. Toux fréquente, expectoration purulente avec grumeaux comme des grains de riz ou des morceaux de fromage. Pouls petit, filiforme, mais fréquent, avec chaleur à la peau. La fièvre, quoique lente, est presque continue, mais avec des exacerbations très-manifestes le soir, pendant lesquelles le pouls présente plus de développement. Sueurs copieuses de la moitié supérieure du corps, surtout pendant la nuit, mais aussi le jour dès qu'elle se livre quelques moments au sommeil. Soif, anorexie, parfois vomissements d'aliments ou de tisane; douleurs à l'épigastre, diarrhée presque habituelle.

Le diagnostic que je portai d'après l'appréciation rationnelle de tous ces symptômes, fût: *phthisie pulmonaire avancée entre le second et le troisième degré; dissémination des tubercules crus dans certains points, ramollis dans d'autres; excavation caverneuse vers le sommet du poumon gauche.*

Traitement : les indications étaient claires; détruire les produits épigénétiques déposés dans le parenchyme pulmonaire, éviter la formation ultérieure de ces mêmes produits en combattant la cause de cette aberration plastique; enfin, accoutumer l'organisme à la présence de ces produits afin qu'il la tolère au moins, si on ne peut l'en débarrasser. Mais si les indications sont claires, la médecine ordinaire nous offre bien peu de moyens plusieurs les remplir d'une manière satisfaisante, et ce serait un grand bienfait pour l'humanité si l'homoeopathie nous en faisait connaître quelques-uns plus efficaces. En outre, la malade ne voulant se soumettre à aucun de ceux qui ont été préconisés par les auteurs (tels que l'*iode*, ses composés, etc.), je me suis vu réduit à ne faire que ce qu'on appelle la médecine des symptômes, c'est-à-dire à combattre la toux par les calmants, le cynoglosse, etc.; la dyspnée par des légers antispasmodiques; la diarrhée par la décoction blanche de Sydenham; l'eczéma avec de l'amidon, du laudanum, de l'acétate de plomb, etc.; les sueurs par le quinquina, l'agaric blanc; les hémoptysies par la mixture astringente de Silvius, ou quelque autre, comme celle du docteur Herviette; les pleuropneumonies partielles intermittentes par les émissions sanguines locales, et une ou deux fois par la saignée. Enfin, on a cherché à obtenir une révulsion sur le sommet du thorax.

B., 20 mars 1851.

D^r M."

Après avoir lu attentivement cette histoire, je ne pus douter en effet qu'il ne s'agît d'une phthisie pulmonaire assez avancée, et que le danger ne fût grand. La médecine ordinaire, comme nous le savons par expérience, n'a point de ressources contre cette maladie mortelle; tel est aussi l'aveu du médecin qui a signé la consultation, et qui ajoute, je ne sais si c'est avec ironie: "que ce serait un grand bienfait pour l'humanité si l'homoeopathie indiquait des moyens plus efficaces que ceux de l'ancienne école."

Dans un cas aussi grave, et arrivé à un degré si avancé, je ne pouvais compter sur la guérison, surtout étant éloigné comme je l'étais de la malade; aussi, ne fut-ce pas avec grande confiance dans le succès que je lui envoyai une dose de *sulph.* 6,000^e, à prendre en une seule fois, car nous avons constaté par de nombreux exemples, comme on peut le voir dans le *Bulletin officiel de la Société hahnemannienne de Madrid*, que le *sulphur* est le premier médicament pour la phthisie pulmonaire, et qu'il la guérit, à lui seul, quand elle n'est pas trop avancée, mais que, lorsque le *sulphur* n'améliore pas au moins la maladie, elle est incurable.

Eh bien! Messieurs, cette seule dose, sans rien de plus, a suffi pour sauver la malade, dont toutes les nouvelles que j'ai reçues de sa famille me confirment le complet et indubitable rétablissement.

Témoignage incontestable, et qui n'est pas le seul qui prouve que l'homoeopathie a des ressources efficaces contre cette terrible maladie, aussi bien que contre toutes qui affligent l'humanité.

Troisième observation. - *Hypertrophie du ventricule gauche du cœur avec catarrhe suffoquant.* - Dans cette observation, comme dans les autres, le diagnostic de la maladie a été porté par les médecins allopathes qui m'avaient précédé; je n'ai eu qu'à le confirmer. Le sujet est un enfant de douze ans, qui depuis l'âge de sept ans, où on lui appliqua des sangsues pour combattre un catarrhe bronchique, souffrait de fréquentes palpitations du cœur, avec soulèvement des côtés à la région du cœur, d'oppression de poitrine, de fréquentes diarrhées, était maigre et avait habituellement le teint jaunâtre, avec des plaques rouges aux joues. Les allopathes les plus célèbres qui lui donnaient des soins qualifièrent cette maladie d'hypertrophie du ventricule gauche du cœur.

Au mois de novembre dernier, il survint un catarrhe bronchique à la suite d'un refroidissement, et l'on mit en usage, pour le combattre, les moyens accoutumés; mais les symptômes ayant pris plus de gravité, on eut recours à la saignée, aux sangsues et à la digitale, à la dose de trois grains toutes les quatre heures. Le second jour de l'emploi de la digitale, l'état du malade était effrayant, et à dix heures du soir on vint me supplier, au nom des parents, de me

rendre auprès de lui, ce que je fis aussitôt. À la vue du malade, que je trouvai dans un état indicible d'agitation, de dyspnée, avec des sueurs froides dans lesquelles on ne pouvait voir que les tristes avant-coureurs de la mort, je refusai de lui donner mes soins, et me retirai, en m'excusant le mieux que je pus auprès des parents désolés. À peine m'étais-je éloigné de quelques pas, qu'on accourut en insistant de nouveau et m'adjurant de faire au moins une tentative qui, dans de telles conditions, n'entraînerait pour moi aucune espèce de responsabilité. Après avoir fait toutes mes réserves et répété que mon pronostic était conforme à celui des autres médecins, et que selon toute probabilité l'enfant ne passerait pas cinq heures du matin, je consentis à retourner auprès de lui. Le pauvre petit malade était assis dans son lit, soutenu par cinq oreillers; il n'avait pas dormi depuis cinq nuits, la respiration était intermittente et excessivement difficile; les battements du cœur étaient aussi intermittents et tumultueux; l'auscultation faisait entendre un bruit de scie très-prononcé à la région du cœur, avec râle sibilant à la poitrine et retentissement de la voix; les battements des carotides soulevaient le col de la chemise; les yeux semblaient sortir de leur orbite; le visage était bleuâtre, exprimant l'angoisse et l'anxiété; une sueur froide couvrait le visage et tout le corps; nausées continues avec vomissements, et selles bilieuses en même temps; gonflement de la face, des mains et des pieds; tuméfaction du ventre, où la percussion faisait reconnaître la présence d'un épanchement; pouls filiforme, irrégulier, intermittent; anxiété extrême, délire et fréquentes lypothimies.

J'avoue franchement que j'hésitai longtemps sur ce qu'il y avait à faire dans une situation si critique, et que je doutais beaucoup qu'il pût avoir des moyens assez efficaces pour arrêter les rapides progrès de cette agonie. Une seule chose me donnait encore un peu d'espoir, c'est que je reconnaissais, dans ce tableau, la plupart des effets purs de la digitale, et que la loi homoeopathique me permettait de trouver un antidote à cette substance, en choisissant le médicament qui produit les effets les plus semblables à ceux de cette dernière. Ce médicament était le *veratrum album*, que j'administrerai aussitôt à doses répétées toutes les trois heures. Le jour suivant, je trouvai diminués les symptômes les plus graves; et, comme les vomissements et les nausées persistaient, j'administrerai une dose d'*ipeca*, suivie, le soir, d'une autre de *noix vom.*, qui est un des antidotes les plus connus de la digitale. Au bout de vingt-quatre heures, la dyspnée avait considérablement diminué; les nausées et les vomissements avaient cessé; le pouls était plus plein et plus régulier, la sueur était plus chaude; le malade avait reposé quelques heures; mais les palpitations de cœur étaient encore tumultueuses, le bruit du souffle persistait ainsi que le râle, mais à un degré beaucoup moindre. *Pulsatilla* 10,000^e dans deux cuillerées à bouche d'eau à prendre en une seule fois. L'effet fut surprenant au bout de quelques heures: la respiration redevint calme, les palpitations de cœur diminuèrent considérablement; le malade pût se coucher et dormir quelques instants; la fièvre cessa, le pouls devint régulier, et je fis prendre quelques aliments légers. La sixième jour, l'enfant se leva. Ensuite, pour guérir l'affection chronique du cœur et l'œdème des extrémités, j'ai administré à longs intervalles *sulph.* 6,000^e, *calc.* 6,000^e, et *phosph.* 7,000^e. L'enfant, sous l'influence de ce traitement, s'est fortifié, et jouit maintenant d'une santé parfaite, sans qu'il ait conservé aucun vestige de l'hypertrophie du cœur.

Voici, messieurs, deux observations très-courtes, mais très-concluantes, où l'avantage des hautes dilutions sur les moyennes est tout à fait incontestable.

La première est celle d'un employé de la police, qui eut une blennorrhagie, traitée par les moyens de l'allopathie, et à la suite de laquelle se déclara un catarrhe chronique de la vessie. Fatigué de l'impuissance des médications auxquelles il avait été soumis, il fit appeler un homoeopathe distingué, qui, en l'examinant, reconnut la présence d'une tumeur au périnée, avec induration d'une portion du scrotum. Il lui administra les médicaments appropriés, à basses dilutions, et, la tumeur ayant abcédé, il se forma une fistule, non loin de laquelle en apparut bientôt une autre dans le scrotum, à la suite d'un nouvel abcès qui s'y était développée. Au bout de trois mois de traitement, dirigé certes avec toutes les connaissances et le discernement

désirables, le malade vint me consulter, étant dans l'état suivant: il portait au périnée une fistule urinaire, qui fournissait constamment un muco-pus mêlé à de l'urine, et une autre qui ne donnait que quelque peu de sérosité, vers le milieu du scrotum qui était gonflé, dur et offrait autour de la fistule des croûtes dartreuses. Le malade ne rendait qu'avec beaucoup de difficulté quelques gouttes d'urine, et alors il sentait une douleur cuisante, très-vive tout le long de l'urètre; l'introduction de la plus petite sonde était impossible. Il était constipé. Faible, amaigri, marchant avec peine. Quoiqu'il eût reçu auparavant, de mon confrère, entre autres médicaments à basse ou moyenne dilution, l'*ars.*, le *berb.*, et la *silic.*, je lui administrai d'abord *ars.* à la 8,000^e, puis *berb.* à la 4,000^e, et *phosph.* à la 7,000^e, puis enfin *silic.* à la 6,000^e dilution, et ces quatre médicaments suffirent pour guérir complètement les deux fistules et tous les symptômes locaux et généraux qui s'y rattachent. Seulement, après l'administration de la *silic.* il survint une éruption croûteuse au cuir chevelu, pour laquelle j'administrai *graph.* 6,000^e, et plus tard *lycopod.* 6,000^e, en une seule dose, que je laissai agir pendant un certain temps. L'éruption disparut sous l'influence de ces deux médicaments; et, depuis onze mois, le sujet n'a cessé de jouir d'une santé parfaite.

Un autre fait, plus concluant peut-être encore, est le suivant: une dame hystérique souffrait d'une sciatique du côté gauche, et son médecin ordinaire, homoeopathe distingué, la traitait infructueusement depuis huit jours avec les dilutions 12^e et 30^e. La douleur était tractive et descendait tout le long de la cuisse, depuis l'articulation coxo-fémorale jusqu'au bout du pied; elle s'exaspérait la nuit, et par le mouvement de toutes les articulations de la jambe; la malade était désespérée, et disait qu'elle ne pouvait endurer plus longtemps ses souffrances. Je fus appelé en consultation, et j'appris du médecin de cette dame qu'il lui avait administré, entre autres médicaments, la *chamomille*, qui, bien que parfaitement indiquée, n'avait produit qu'un soulagement passager. Je lui administrai sur le champ trois globules de *chamom.* 4,000^e à sec sur la langue, et, au bout de deux heures, les douleurs avaient cessé entièrement, et elles ne sont plus revenues depuis.

Je termine par les effets purs que j'ai obtenus des hautes dilutions. Voici dans quelles circonstances: les docteurs Suarez, Fernandez et Téjero, tous membres de la Société hahnemannienne de Madrid, ayant mis en doute, il y a quelques années, l'efficacité des hautes dilutions, acceptèrent d'en faire l'expérience avec la 2,000^e dilution d'un médicament, dont ils me laissèrent le choix. Je leur versais à chacun, séance tenante, une soixantaine de globules de *calc.* 2,000^e, et leur fis ensuite avaler un verre d'eau. Dès le lendemain, le docteur Suarez, d'un tempérament sanguin, fut pris d'un catarrhe bronchique avec diarrhée et une forme de fièvre intermittente, qui l'obligea de garder le lit pendant trois jours. La fièvre commençait vers cinq heures du soir par des frissons et une sensation douloureuse dans les reins, prostration des forces, toux sèche, enrrouement et coryza, répugnance pour l'eau et endolorissement de tout le corps. La chaleur qui succédait était intense durant quatre ou cinq heures, et se terminait par la sueur; dès que la fièvre cessait, les symptômes du catarrhe reparaissaient. N'étant pas encore bien convaincu que ces effets eussent été produits par le médicament, et porté bien plutôt à les attribuer à la constitution épidémique qui régnait alors à Madrid pendant le mois de mars, le docteur Suarez voulut faire une nouvelle expérience, et prit une semblable dose de *calc.* 2,000^e, au mois de juillet, pendant que nous avions une chaleur de trente-quatre degrés Réaumur. Les mêmes symptômes se reproduisirent avec la même intensité, et les plus pénibles durèrent, comme la première fois, huit à dix jours, n'ayant pris aucun médicament antidotaire. Quelque temps après, je proposai au docteur Suarez une troisième épreuve; mais il en avait assez des deux premières, et se tenait pour suffisamment convaincu. Le docteur Fernandez, d'un tempérament sanguin-bilieux, après l'ingestion de *calc.* 2,000^e, eut divers symptômes gastriques, et une diarrhée bilieuse qui se prolongea beaucoup et qui fut accompagné d'une bronchite légère.

Quant au docteur Téjero, d'un tempérament lymphatique, au bout de quatre jours, une glande qu'il avait au cou, côté gauche, se tuméfia, s'ouvrit et fournit du pus pendant quelques jours, et, en même temps, il se développa aux oreilles une éruption de boutons rouges, pruriteux, et à sommet purulent.

Ce serait trop présumer de l'autorité de mon témoignage que d'espérer, messieurs, avoir, par les preuves que je viens de vous présenter, dissipé toutes les incertitudes des uns et ébranlé l'incrédulité des autres. Il était au moins de mon devoir de l'essayer, et de dire hautement ici, en terminant, que, dans ma conviction, l'introduction de hautes dilutions constitue pour l'homoeopathie un immense service."

(Mémoire sur les hautes dilutions, par le docteur Nuñez, de Madrid, Journal de la Société Gallicane de Médecin homoeopathique, Tome 2 (1851), p. 398-410)

1851 - Sur les Métastases des Éruptions herpétiques

"Messieurs, Les faits sur lesquels je me suis proposé d'appeler votre attention ne sont pas nouveaux: les uns sont vieux comme l'observation médicale; les autres, de date récente, ont été, parmi les homoeopathes, le texte de bien des controverses. Ce sont ces faits cependant que j'ai cru utile de reprendre: les premiers, pour vous signaler le point de vue d'où je les ai envisagés, et les importantes considérations qui peuvent en découler dans la pratique; les seconds, pour les affirmer de nouveau, et apporter devant vous quelques preuves, qui me semblent plus décisives encore que toutes celles qui ont été fournies jusqu'à présent. Je veux parler, messieurs, d'abord des métastases des affections herpétiques; en second lieu, des très-hautes dilutions.

Si j'avais voulu donner à chacune de ces questions, à la première surtout, tout le développement qu'elles comportent, et relater à l'appui les faits si nombreux que j'ai recueillis, j'aurais excédé de beaucoup des limites dans lesquelles j'ai cru devoir me renfermer, pour ne pas prendre à moi seul une trop large part du temps dont vous disposez pour vos travaux.

Je me suis donc borné pour la question si vaste des métastases herpétiques, à l'énoncé de quelques propositions, que je n'ai voulu justifier que par un petit nombre d'observations, afin d'appeler votre attention sur ce sujet, me réservant de lui donner ailleurs les compléments qu'il ne saurait trouver ici.

De tout temps, messieurs, les médecins ont été frappé des désordres qui surviennent si souvent dans l'organisme, à la suite de la disparition des éruptions dartreuses, soit que cette disparition s'opère spontanément, ou sous l'influence d'une médication quelconque. Les témoignages abondent contre les dangers de ces métastases et de ces répercussions, et, quoique les médecins de nos jours fassent pour la plupart bon marché de ces craintes, qui leur semblent chimériques, néanmoins, tous les praticiens sages de l'ancienne école sont en garde contre les fâcheux effets qui peuvent suivre la suppression des dartres, et ils s'efforcent de les prévenir par des médications dépuratives et dérivatives.

Ce n'est pas à des homoeopathes que j'apprendrai quelles conséquences funestes peuvent résulter de la suppression brusque ou intempestive des éruptions herpétiques; toute notre théorie des maladies chroniques et d'une partie des maladies aiguës repose sur la découverte des principes ou miasmes qui produisent l'infinie variété des éruptions dartreuses, sur les évolutions de ces principes de la peau à l'intérieur, et de l'intérieur à la peau, et enfin sur la thérapeutique spéciale que leur traitement réclame. Mais ce qui ne me semble pas avoir encore suffisamment préoccupé les praticiens de notre école, ce sont les rapports qui existent entre le siège à la peau des affections herpétiques et les organes internes sur lesquels s'en effectuent les métastases. Or, ces rapports sont réguliers, je dirai presque constants, et leur étude fournit de

précieuses lumières pour l'étiologie, et même pour le pronostic et le traitement des maladies chroniques, souvent même des maladies aiguës. Pour ma part, plus j'ai observé, plus j'ai vu se confirmer ces rapports, tels que je les avais entrevus d'abord, et plus j'en ai distingué de nouveaux, non moins certains que les premiers. Ce n'est donc plus pour moi l'objet d'un doute, mais bien d'une ferme conviction; cependant, je ne me dissimule pas que, pour élever mon affirmation à la hauteur d'une vérité généralement acceptée, il faudrait que plus de preuves que je ne puis en apporter devant nous. Mon but est donc seulement, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, de vous signaler l'importance d'une semblable étude, et de vous engager à rechercher attentivement au lit du malade tous les faits qui s'y rattachent et qui pourront un jour la compléter.

L'observation m'a démontré que les dartres de la marge de l'anus et du scrotum, surtout celles qui ont le caractère de l'eczéma, lorsqu'elles sont supprimées, produisent, au bout d'un temps plus ou moins long, une irritation profonde du foie, avec symptômes graves de cet organe pouvant aller jusqu'aux lésions organiques les plus avancées. J'oserai même dire que la plupart des affections du foie reconnaissent pour cause prochaine ou éloignée des dartres de l'anus ou du scrotum, et que, lorsque ces affections se jugent, c'est par l'apparition de dartres dans ces parties. Les dartres des membres inférieurs, notamment des jambes, semblent bien aussi parfois produire, lorsqu'elles sont répercutées, des symptômes du côté du foie; mais cet effet me semble plutôt sympathique et résulter de l'action produite sur l'estomac et diverses autres parties de l'appareil digestif, avec lesquelles les éruptions des membres inférieurs ont un rapport certain, mais qu'il ne m'est pas encore possible de particulariser, comme j'espère qu'on le fera un jour. Je ne me dissimule pas combien ces assertions peuvent paraître hasardeuses, je ne demande donc pas qu'on les accepte sur la foi de mes paroles, mais seulement qu'on veuille bien les examiner; on ne tardera pas, si l'on observe, à les voir se vérifier. Je dois faire remarquer encore que, par suite des sympathies qui unissent le foie et la tête, souvent l'affection du premier organe se traduit longtemps par des symptômes presque uniquement du côté de l'encéphale, tels que vertiges, céphalalgies, et surtout migraine. Il faut bien tenir compte de ces relations, pour ne pas attribuer à tort à une maladie de la tête ce qui ne serait que l'effet de la souffrance du foie.

Je vais, messieurs, rapporter trois observations qui suffirent, j'espère, pour vous faire apprécier les considérations auxquelles je viens de me livrer, et le parti qu'on en peut tirer dans la pratique.

Première observation. - *Affection du foie qui avait été considérée comme une gastro-hépatite avec induration du pylore.* - Une personne très-connue de Madrid souffrait, d'après le diagnostic des médecins chargés de lui donner des soins, d'une inflammation de la région postérieure du foie, compliquée d'une gastrite et accompagnée d'une altération organique du pylore, qui pouvait, tôt ou tard, si déjà il n'en était ainsi, dégénérer en un véritable cancer. Tous les symptômes qu'observèrent ces médecins, chaque fois qu'ils se réunirent autour du malade pour se consulter, ne firent que confirmer ce diagnostic, qui était aussi celui qu'avait porté déjà le médecin particulier de la maison. Et, en effet, la douleur gravative profonde dans la région du foie, avec impossibilité de se coucher au côté droit; la matité que la percussion faisait reconnaître dans l'hypocondre droit, la gêne de la respiration, l'amaigrissement, la mélancolie, la chaleur âcre de la peau, l'accélération de la circulation est la persistance, depuis plus de quarante jours, de vomissements de bile noirâtre porracé, accompagnés de nausées continues, de défaillances et de mouvements convulsifs, étaient assurément des symptômes alarmants, et qui paraissaient bien correspondre à l'état morbide compliqué que les médecins avaient diagnostiqué. Pour combattre cet ensemble d'accidents et principalement les vomissements qui, depuis les dernières semaines, tourmentaient le malade dès la chute du jour jusqu'au lever du soleil, et ne lui permettaient pas, pendant tout ce temps, de prendre même la plus légère boisson froide et acidulée, on avait eu recours à tous les moyens externes et

internes, directs et indirects, que l'ancienne école, soi-disant rationnelle, tient en réserve pour les cas de ce genre. Tout avait été inutile; le patient, loin d'éprouver le moindre soulagement, souffrait chaque jour davantage et perdait l'espoir de guérir. Quand le médecin de la maison eut formulé d'une manière positive son diagnostic, et fait connaître à la fois la gravité de la maladie, son issue probablement funeste, et que cette opinion eut été confirmée par les deux médecins distingués qui avaient pris part aux fréquentes consultations, la famille du malade, du consentement de celui-ci, se décida à demander du secours à l'homoeopathie, et je fus appelé.

Arrivé chez le malade, avant de l'avoir examiné, j'eus l'avantage d'entendre de la bouche du médecin ordinaire qui avait suivi toutes les phases de la maladie le récit circonstancié des symptômes, le diagnostic raisonné et le pronostic qui avaient été portés, ainsi que le traitement qui avait été appliqué, le tout tel que je l'ai rapporté ci-dessus d'une manière sommaire.

D'après les symptômes de cette maladie, la marche qu'elle avait suivie, les modifications qu'elle avait présentées sous l'influence des divers moyens thérapeutiques qu'on lui avait opposés, et d'après l'état antérieur du malade, je soupçonnai que cet ensemble de symptômes si alarmants sur lesquels s'étaient fondés le médecin ordinaire et les consultants, pour admettre une maladie organique, était loin de dépendre d'une semblable cause; que ce diagnostic n'était qu'un vain fantôme évoqué par les faux principes de l'ancienne école, et qu'il m'était facile de faire évanouir à l'aide des moyens sûrs et puissants que m'offrait l'homoeopathie pour apaiser ces symptômes graves par leur persistance, et qui mettaient la vie du malade dans un véritable danger. Je soupçonnai, et sur des signes qui constituent pour moi une véritable évidence, que tous ces désordres n'étaient dus qu'à des troubles dépendant d'un vice psorique, et de la répercussion d'un des nombreux exanthèmes sous lesquels il se manifeste.

Pénétré de cette conviction, j'en fis part immédiatement au médecin ordinaire, en lui affirmant d'une manière positive que la cause de toute la maladie était dans la répercussion d'un vice herpétique que le malade avait à l'anus et au scrotum; mais le médecin ordinaire n'en savait rien, et il ne fit pas grande attention à mon opinion. Nous nous rendîmes auprès du malade, et j'y trouvai confirmé le triste tableau qui m'avait été fait de son état, et sur lequel on avait pu, avec une apparence de raison, fonder le pronostic fatal qui avait été porté. J'y acquis, en même temps que le médecin ordinaire, la preuve que je ne m'étais pas trompé dans mon affirmation, car nous apprîmes que le malade avait souffert depuis quelques années d'un eczéma à l'anus et au scrotum, qui parfois suintait beaucoup, produisait une démangeaison intolérable, et dont le malade s'était débarrassé par quelques-uns des topiques dont la vieille médecine a coutume de faire usage en pareil cas. La répercussion de cet eczéma était la seule cause de la maladie, et la maladie tout entière.

Heureux de voir mon opinion ainsi confirmée, et persuadé d'avance de l'efficacité du médicament que j'allais administrer, je n'hésitai point à assurer au malade, ainsi qu'à sa famille, qu'il allait être promptement guéri. Je leur annonçai qu'ils avaient vu cesser ce vomissement qui reparait toutes les nuits, depuis quarante jours, aussitôt qu'il essayait d'introduire dans l'estomac la plus petite quantité d'aliments ou de boissons; qu'il allait dormir d'un sommeil paisible, et que la constipation, qui datait de dix-neuf jours, et tous les autres symptômes disparaîtraient promptement. Trois globules de *lycopodium clavatum* 6,000^e, que je versai aussitôt sur la langue du malade, suffirent pour justifier mes promesses. Cette nuit même le vomissement ne revint pas, et le repos fit place à l'agitation des nuits précédentes. Le jour suivant, je trouvai l'état du malade bien amélioré; la constipation disparut, et avec les souffrances physiques la prostration morale avait cessé. Le malade était gai, il avait pu rester quelques minutes sur le côté droit, son estomac ne refusait plus les aliments légers que je lui faisais prendre, et il n'éprouvait même pas de nausées; en un mot, le danger avait disparu, et le malade était en convalescence, sans qu'il eut été nécessaire d'employer aucun autre médicament que la seule dose de *lycopod.* qui avait été administrée. Au bout de dix jours, le malade sortit

complètement rétabli; il ne lui restait qu'un léger prurit qui avait reparu à l'anus, mais qui cessa peu à peu sans l'emploi d'aucune médication.

Depuis onze mois que cette guérison a été obtenue, le malade n'a pas éprouvé le moindre dérangement dans sa santé.

Deuxième observation. - *Gastro-hépatite.* - Un banquier de Madrid, âgé de quarante-deux ans, ayant une bonne constitution, eut de grands chagrins à la suite de la perte de la plus grande partie de sa fortune, et fut pris de dérangement d'estomac avec malaise général. Les douleurs d'estomac s'étend à la région hépatique, et il survint des vomissements, d'abord de bile jaune, puis de bile porracée. Son médecin ordinaire, qui était à demi homoeopathe, lui administra *bellad.*, *ipéc.*, *puls.*, *nux. vom.* et quelques autres médicaments. Mais, ce traitement n'ayant eu aucun résultat, on m'appela en consultation le trente-huitième jour de la maladie. Je trouvai le malade dans l'état suivant: agitation générale, pouls dur et tendu, irritabilité nerveuse avec paroxysme de désespoir, mouvements brusques dans le lit, où il change continuellement de position; langue rouge au bord et couverte d'un enduit blanchâtre, douleurs dans la région de l'estomac et du foie, si violentes par accès, que le malade les comparait à un brûlement déchirant. Ces accès de douleurs se répètent toutes les trois ou quatre heures, durent parfois une heure, et forcent souvent le malade à mordre les draps pour pouvoir supporter la douleur. Les accès se terminaient par des vomissements convulsifs de bile noire comme de l'encre (*atrabile* des anciens), au milieu d'une anxiété extrême, et des sueurs sur toute la partie supérieure du tronc; en même temps il y a une constipation opiniâtre et une soif dévorante. Le malade passe les nuits comme les journées, et dort à peine un quart d'heure après les vomissements.

Ayant examiné le malade, j'écoutai la relation que le médecin ordinaire me fit de la maladie et des antécédents du malade; mais, en lui entendant dire que celui-ci n'avait jamais eu aucune éruption à la peau, je l'interrompis en l'assurant qu'il se trompait, et que la maladie que nous avions sous les yeux n'était que la conséquence d'un vice herpétique, qui avait dû se manifester auparavant à l'anus et au scrotum. Nous interrogeâmes le malade sur ce point, et il confirma pleinement mon diagnostic, en nous apprenant qu'il avait depuis douze ans une démangeaison insupportable à l'anus et au scrotum, qui le tourmentait surtout au lit, et qu'elle avait disparu depuis qu'il avait éprouvé les premières atteintes de sa maladie actuelle.

Trois globules *arsenic.* 8,000^e firent cesser les douleurs au bout de quelques heures, les vomissements s'arrêtèrent; le malade put prendre une alimentation légère, et le septième jour le malade vaquait à ses affaires, se trouvant dans une santé parfaite, qui ne s'est pas démentie depuis trois ans que cette guérison a été obtenue.

La troisième observation va nous présenter des symptômes d'un autre genre, que nous ne pouvons pas rapporter précisément au foie, ni à une portion bien déterminée du tube digestif; l'estomac cependant, ou la partie supérieure de l'intestin grêle, doivent en avoir été le siège. Aussi voyons-nous l'éruption qui a précédé l'apparition des symptômes avoir son siège principal aux jambes, et à un moindre degré à l'anus.

Troisième observation. - *Hématémèse et mélanæa.* - On vint à une heure avancée de la nuit me prier avec instance d'aller voir le marquis de C., qui, malade depuis longtemps déjà, se trouvait dans la position la plus grave. Trois vomissements de sang, accompagnés d'évacuations alvines de matières mélaniques, et qui s'étaient reproduits successivement à des intervalles de six à sept jours, avaient jeté le malade dans un état d'épuisement et de la prostration qui faisait redouter qu'il ne pût résister à un quatrième vomissement. On ajouta à ces renseignements qu'avant l'apparition du premier vomissement le marquis de C. avait depuis quelques temps un léger trouble des fonctions digestives; que le premier vomissement avait fourni une quantité considérable de sang, dont la plus grande partie était noire et coagulée; que le second vomissement, survenu six à sept jours après le premier, avait fourni un sang

plus liquide; et que le troisième vomissement s'étant produit après le même intervalle, et le malade présentant déjà symptômes qui avaient précédé chaque fois l'hémorragie, on n'avait que trop lieu de redouter la quatrième pour le sixième jour qui approchait. Telle était, du reste, l'opinion des médecins qui donnaient des soins à M. le marquis de C., et son épouse n'osait plus espérer que les moyens qui avaient été impuissants à arrêter ces trois premiers hémorragies fussent plus efficaces contre la quatrième. Le malade, lui, était profondément abattu, exténué, ne pouvant même changer la position dans son lit, et sa famille consternée attendait avec anxiété le nouveau vomissement qui devait selon toute apparence le faire succomber.

Quelle que fût l'urgence, je ne voulus pas consentir à donner mes soins au malade, avant d'avoir une consultation avec son médecin ordinaire, le docteur C.; mais, celui-ci, n'ayant pu se rendre le lendemain à l'heure indiquée à cause des fonctions du professeur qu'il remplissait à l'École, m'envoya la note suivante, contenant en substance les détails qu'il m'aurait donnés verbalement.

Note clinique au sujet de la maladie actuelle de son excellence le marquis de C.

"Antécédents pathologiques. - Flux hémorroïdal pendant l'espace de quelques années. Lipome à la partie inférieure du sacrum, extirpé il y a plus de dix ans. Légères attaques de goutte régulière et fixe.

Maladie actuelle. - Hématémèse et mélanæa. Après quelques dérangements dans les digestions, sont survenus trois vomissements de sang, à intervalle de six à sept jours. Dans le premier, il a été rejeté une grande quantité de matière noire, comme mélanique, dans laquelle le sang pur et liquide formait la plus petite partie. Une ou deux évacuations alvines mélaniques. Dans le second et le troisième vomissement, le sang était en grande partie liquide, ce qui dénotait qu'il y avait peu de temps qu'il avait été exhalé. Pendant les intervalles, le malade s'est trouvé bien, et même quelquefois il se serait cru en parfaite santé.

Traitement. - Application du froid à la région épigastrique, injections de boissons froides, administration de l'alun, du tanin, de l'acide sulfurique, diète très-sévère (*dieta tenuissima*), cataplasmes sangsues à l'anus, pommade stibiée à la région coccygienne, maniluves chauds, etc."

D^r C.

Aux renseignements qui précèdent, les personnes de la famille ajoutèrent que le malade avait eu, pendant longtemps, des dartres aux jambes ainsi qu'à l'anus, pour lesquelles il avait fait usage de bains sulfureux, qui l'en avaient en grande partie débarrassé; il lui en restait encore des traces.

L'examen du malade m'offrit les symptômes suivants: décubitus dorsal, prostration générale des forces, immobilité complète; le moindre mouvement et la toux provoquaient des nausées et des vomissements, langue brune, de couleur argileuse, soif inextinguible avec grande sécheresse de la bouche et de la gorge, douleur gravative sourde, continuelle, à l'épigastre et à la région du foie, avec anxiété constante, constipation opiniâtre, malgré les suppositoires irritants, pouls filiforme, fréquentes lypothimies, la vue obscurcie comme à travers un voile, les yeux abattus, faciès profondément altéré.

D'après cet ensemble de symptômes, j'administrai *ipecacuanha* 12^e à doses répétées, et j'assurai à la famille que le vomissement de sang, qui était l'accident le plus redoutable pour le malade, ne se reproduirait pas. En effet, la toux et les nausées diminuèrent; le jour suivant le mieux fit des progrès, et le malade pût prendre quelques petits potages. Mais, quoique tous les symptômes eussent beaucoup diminué, la constipation persistait; quoique moins fréquentes, les lypothimies se produisaient encore accompagnés de sueurs froides; *veratrum album* 12^e, à doses répétées, fit disparaître la constipation; il y a eu deux selles de matière mélanique le second jour de l'administration du médicament, et une selle naturelle le troisième jour. Les autres symptômes s'effacèrent également, les sueurs froides, les lypothimies cessèrent, et le voile qui semblait couvrir la vue disparut peu à peu. Je fis continuer pendant huit jours de plus

le *veratrum*; et, au bout de ce temps, pour combattre les effets de faiblesse encore dans l'estomac, je donnai *metall. alb.* 12^e a doses répétées. Ce qui me décida encore à choisir ce médicament, fut un fort accès de toux, suivi de syncope, qui avait eu lieu le matin de ce jour, au moment où le malade se levait de son lit. J'insistai sur l'emploi de ce médicament pendant huit autres jours, au bout desquels tous les symptômes de la maladie avaient entièrement disparu; les forces étaient revenues, et le marquis de C. avait repris toutes les apparences de la santé. *Sulph.* 12^e, que j'administrerai quinze jours après, pour enlever les traces herpétiques qui existaient aux jambes et au scrotum, compléta la guérison. Il y a plus de sept mois que cette guérison a eu lieu, et le malade jouit d'une santé parfaite.

Avant d'abandonner les rapports que les dartres des parties inférieures du corps ont avec les affections des organes de l'abdomen, je dois vous signaler, messieurs, les rapports qui existent entre le prurigo du scrotum et du pénis, et l'impuissance, ainsi que la spermatorrhée. Je n'ai jamais vu de cas où l'impuissance n'eût pas pour cause la disparition d'un prurigo de ces parties, sauf, bien entendu, ceux où elle résulterait des excès vénériens, des lésions des centres nerveux ou de toute autre cause ayant eu une action directe sur les organes génitaux.

La contre-épreuve de ce que je viens d'avancer au sujet des métastases herpétiques, vous la trouverez, messieurs, dans la matière médicale, où tous les médicaments à action marquée sur le foie et sur l'appareil digestif vous présenteront, d'une manière toute spéciale, du prurit et des éruptions dartreuses, soit à l'anus, soit aux membres inférieurs, aux jambes surtout, ainsi que vous le verrez dans *nux, kali, lachesis, arsenic, lycopod., graph., calc., sepia, sulph., etc.*, et où ceux qui produisent au plus haut degré les symptômes de l'impuissance et qui sont les plus aptes à la guérir, vous offriront tous des dartres, et surtout du prurit au scrotum ou au pénis, comme on le voit dans *lycop., ignat., ambra, natr. mur., calcar., phosph., sepia, carbo veg., etc.*

Mais les mêmes rapports que nous constatons entre les parties inférieures et les viscères abdominaux, nous les remarquons entre les parties supérieures du corps et les viscères thoraciques. Il n'est pas un praticien qui ne sache combien de fois les toux les plus graves se manifestent, chez les enfants surtout, à la suite de la disparition de l'eczéma derrière les oreilles, et combien est fréquent le développement de la phthisie pulmonaire, après qu'on a nettoyé le cuir chevelu de ces éruptions chroniques si rebelles, que l'on comprenait autrefois sous le nom générique de teigne. Il est bien entendu que je parle pour les médecins observateurs, pour les véritables médecins, et non pas pour ceux qui considèrent par exemple la guérison du favus par les procédés des frères Mahon comme le beau idéal de l'art de guérir, et qui ne se résoudraient pour rien au monde à admettre un lien quelconque entre deux états pathologiques aussi différents qu'une teigne et une phthisie, à plus forte raison quand l'un de ces états vient à se manifester plusieurs mois et même plusieurs années après que l'autre a cessé. Eh bien! si la disparition de l'eczéma des oreilles produit ordinairement certaines bronchites, si celle de la teigne produit souvent la phthisie pulmonaire, la suppression des dartres humides des bras, et particulièrement des mains, a la plus grande tendance à produire la phthisie laryngée, ainsi que j'en ai vu de fréquents exemples dans ma pratique, soit dans le cas où la suppression de l'éruption était suivie de l'affection du larynx, soit dans d'autres, où cette affection cessait aussitôt que, sous l'influence du traitement, des dartres suintantes et pruriteuses s'étaient développées sur les doigts et les mains.

Je ne citerai que pour mémoire les rapports si connus entre les ophtalmies des enfants ou des sujets scrofuleux et les dartres des oreilles, ainsi que les croûtes dans le nez, ou bien encore entre les croûtes des narines et les gonflements érysipélateux du nez ou les otorrhées purulentes. Tout le monde sait comment ces affections se succèdent et alternent souvent avec une déplorable persistance.

Il est encore un rapport qui m'a semblé remarquable par sa fréquence, c'est celui de l'acné rosacée, avec certaines affections du cœur, dont je ne saurais encore préciser la nature. Et ici encore, la matière médicale confirme cet aperçu en nous montrant, dans les médicaments qui ont l'action la plus marquée sur le cœur, une aptitude toute particulière à produire sur le visage des éruptions analogues à la *couperose*, comme nous le voyons dans *bellad.*, *arsenic.*, *rhus*, *calcar.*, *phosph.*, *acid. nit.*, *sulph.*, etc.

Messieurs, en terminant cet énoncé rapide de propositions qui toutes demanderaient à être justifiées par des faits nombreux, et qui auraient surtout besoin d'être complétées et éclairées par la détermination rigoureuse des sortes d'affections dartreuses, dont il est fait mention, et, d'autre part, du siège précis et de la nature des lésions viscérales qui leur correspondent; j'ai besoin de vous répéter, que je n'ai eu que la prétention de vous offrir une simple esquisse, et d'amener vos recherches sur un point de pathologie qui me paraît être d'une haute importance pratique."

(Sur les métastases des éruptions herpétiques, par le docteur Nuñez, de Madrid, Journal de la Société Gallicane de Médecin homoeopathique, Tome 2 (1851), p. 376-388)